

SÉRIE NOIRE

MARC VILLARD

La dame est une traînée



GALLIMARD



SÉRIE NOIRE

MARC VILLARD

La dame est une traînée



GALLIMARD

MARC VILLARD

La dame est une traînée

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1989.*

*Remerciements à Lila Cazes
et Charles Loszycer.*

Le blues souffle la vie comme la vie souffle l'effroi ;
La mort est là, le jazz souffle doucement dans la nuit,
Trop délicat pour les oreilles aux écoutes de la mort de la
guerre
et des crémations enveloppées dans les drapeaux sur des terres
amères.

BOB KAUFMAN

Ray écarte le rideau sale qui lui masque le Coliseum Complex, base des Oakland Raiders. Soleil sale de Mars. Aujourd'hui, le musicien noir n'éprouve aucune agressivité à l'égard des quintes diminuées, il bichonne les tierces et les sixièmes et comme ça, au débotté, il peut décoller sur I got rhythm et enchaîner sur le pont de Scrapple from the apple. Ou bien se lover dans Ornithology et caresser son alto comme Monk les touches de son Yamaha.

Ray n'a même plus de problème avec la chienlit free-jazz. Cela dit, quand il en parle en public, il se tient sur ses gardes : tous ces types sont restés proches des Panthers et un coup de surin est vite arrivé. Plus de problème avec le free car la soi-disant New Thing fondit en ce mois de mars 1974 et le musicien sait qu'il va enfin pouvoir faire vibrer son bop magique, ses extensions chromatiques chaloupées et pour tout dire, son putain de talent.

Voilà, c'est ce qu'il veut faire mais il sait également que Snake s'est fait piéger par les Stups hier soir non loin du First and Last Chance Saloon et qu'on l'a vu ce matin même, guilleret comme pas deux, dans une ruelle d'Alameda. Ray ne peut pas oublier qu'ils étaient trois pour braquer ce supermarché. Diégo, Snake et lui. Quel nom Snake a-t-il lâché aux Stups ? Les deux peut-être car ce salaud tuerait père et mère pour deux lignes de coke.

Le musicien ne peut décoller son regard du béton froid du stade. Il ne replongera pas. Deux années d'enfer à la prison de Sacramento l'ont vacciné définitivement, et des femmes et de la drogue. Enfin, presque. Pourquoi avoir accepté la proposition de Diégo ? « La dèche, mec, la dèche », se murmure le Noir.

Il se décide enfin à ranger son alto dans l'étui, ajuste la ficelle qui lui sert de cravate et jette dans la glace murale un coup d'œil sans illusion sur son costume. « C'est ta musique qui est belle, vieux ». L'image semble en accord avec cette sentence. Ray descend l'escalier et, parvenu au rez-de-chaussée, tend le bras comme chaque soir au pizzaiolo. « Carbonaro » susurre Ray, le timbre voilé. L'Italien se penche par l'orifice et lui fait glisser une pizza. « Montre-leur, Ray, qu'ils sachent que c'est toi, montre-leur le truc, vieux. » « Ciao, Luigi. »

Le musicien gagne une Plymouth sans âge, y enfourne son instrument par la glace baissée puis une fois installé met le cap sur le Club de Pablo, au cœur de Mission District, de l'autre côté de l'Estuaire.

Il pourrait démarrer sur Koko, non ? Ou alors Relaxin at Camarillo, histoire de se réconcilier avec le blues. Car le musicien aime le blues. Il aime aussi le Rajone's, la boîte de Pablo. Il y retrouve chaque soir Brooks, Curver et Tijuana, un combo de durs à cuire, des indécrottables de la ligne mélodique. Mais ce soir, Ray n'appuie pas sur le champignon, son instinct le titille. Snake en tête, la vision hideuse des latrines de Sacramento, son come back difficile à Oakland, tout lui crie casse-cou.

La tête ailleurs, il rentre dans Frisco et gare la Plymouth à cinq cents mètres du club pour terminer à pied par Folsom Street. La nuit est tombée, une brise de mer soulève la poussière et le sable qui tapissent les bords de trottoir. Le pantalon du musicien s'enroule autour de ses jambes et son étui ballotte contre sa cuisse.

Cinquante mètres. La tache verte du Rajone's hurle sur une façade éteinte. Deux voitures longues et officielles sont garées un peu à l'écart. Dans l'une d'elles le bout rougeoyant d'une cigarette interprète un curieux ballet. L'autre véhicule est vide mais contre la portière droite un homme est appuyé. Il porte un costume bleu défraîchi et ses cheveux sont frisés dans le cou. Maintenant il détourne la tête en direction d'une ruelle et se présente de profil. « Bicek, le sergent Bicek » se murmure le musicien qui recule lentement dans l'ombre d'un porche.

« Merci, Snake, des copains comme toi, on n'en fait plus. »

Ray fait demi-tour, à petits pas, révélant ainsi une habitude contractée en prison. Il récupère sa Plymouth sur Folsom et met illico le cap sur Oakland. Le musicien envisage une seconde de retourner dans sa chambre au-dessus de la pizzeria de Luigi, mais il se souvient brutalement avoir confié son adresse à Snake. Trop dangereux. Que laisse-t-il derrière lui ? De la musique écrite, quelques albums : Bird, Miles, Bud, Dexter et les siens, bien entendu ; deux costumes pourris, un recueil de E.E. Cummings. Non, l'essentiel est dans sa tête.

Il dirige la Plymouth vers le First and Last Chance car de là-bas la vue sur l'estuaire est la meilleure. Sans y prendre garde, il s'est rapproché de la fameuse cabane, celle que Jack London est censé avoir occupée. Quelques lumières falotes clignotent au loin sur les hauteurs de San Francisco mais Ray sait déjà que cette douceur-là n'est plus pour lui. « Où tu vas, mec ? ». Il doit faire vite maintenant, prendre un vol de nuit avant que Bicek ne pense à alerter les aéroports. Tant qu'ils l'attendent au Rajone's, c'est tout bon pour lui.

Ray sourit, il a trouvé. La vieille Europe : Paris, Rome, Amsterdam. Cette fois, il les emmerde jusqu'au trognon.

CHAPITRE PREMIER

L'inspecteur Alex Pradal ferma les yeux et les rouvrit. Il avait suivi le début du procès du couloir, flanqué de son avocat qui paraissait un peu trop nerveux pour un homme de cinquante ans. Puis Maître Auroux l'avait poussé dans la salle 7 et il prenait maintenant contact avec la réalité. L'inspecteur Alex Pradal s'apprêtait à balancer deux collègues à la justice de son pays.

— Deux fumiers, marmonna Alex.

Auroux se pencha vers lui :

— Pardon ?

— Rien, rien, restez calme.

Autour de lui, la haine se solidifiait au fil des minutes. Il nota du coin de l'œil la présence de Franquin – en manteau à poil long, une ignominie – et celle de Gomelski, livide et flanqué d'une petite bonne femme qui tenait pour moitié d'une furie sicilienne et pour l'autre d'une cartomancienne du Sentier. Aux dernières loges, les journalistes s'en donnaient à cœur joie.

Alex sombra dans une léthargie involontaire et se repassa pour la millième fois toute la scène qui l'avait incité à se retrouver ici, haï de tous, sauf de Maman et Mobati. Il pivota et chercha Paul Mobati du regard. Celui-ci, au fond à droite, lui expédia un clin d'œil.

En fait, Alex n'avait rien à craindre de cette audition puisque l'enquête menée par l'I.G.S. avait bel et bien prouvé que Franquin et Gomelski relevaient les compteurs et que Furlan – qui appartenait incidemment au même commissariat qu'Alex – touchait sa part sur les loyers immigrés de trois immeubles du 19^e arrondissement.

Il perçut dans une gaze vaporeuse qu'on s'adressait à lui et, brutalement, se planta sur ses jambes.

— Excusez-moi, Monsieur le Président, je n'ai pas bien entendu la question...

Les ricanements se firent plus aigus sur les bancs.

— Je vous demandais de nous raconter dans quelles circonstances vous avez découvert que vos collègues Jean

Franquin et Pierre Gomelski prenaient des commissions sur les passes des prostituées ?

— Eh bien, voilà, je venais de loger un dealer très dangereux mais malheureusement il n'était pas chez lui, rue Saint-Sauveur. Je remontais donc la rue Dussoubs vers le Forum quand je tombe nez à nez rue Greneta avec Kieffer – c'est le dealer – qui fait demi-tour en me voyant et pénètre dans un immeuble de la rue Dussoubs. Je file derrière lui et il atteint le dernier étage avant moi, se fait ouvrir une porte et me la claque au nez. Il y avait une jeune fille dans l'appartement qui hurlait et Kieffer hystérique m'intimait de partir, sinon il la tuait sur place. Je savais qu'il pouvait se sauver par le toit car nous étions au dernier niveau qui remplace les anciens greniers. Je suis redescendu daredare chercher de l'aide dans le quartier pour coincer Kieffer par la porte et le toit et tenter une entrée simultanée. En arrivant dans la rue, j'aperçois Franquin et Gomelski que j'avais eu l'occasion de connaître sur d'autres affaires. Ils se tenaient à l'intersection Greneta – Dussoubs.

— Vous leur avez alors demandé de l'aide ?

— Exact, mais Franquin m'a répondu « trouve quelqu'un d'autre, on relève les compteurs ! ».

— Ils étaient seuls ?

— Non, ils discutaient avec deux prostituées, des habituées de la rue Greneta.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je leur ai expliqué l'urgence de la situation, la personnalité de Kieffer mais ils ont prétendu ne pas être en service. Je n'avais plus le temps de faire un appel radio car ma voiture était garée rue Réaumur, il me restait donc à remonter dans les étages et à régler seul le problème. C'est ce que j'ai fait. J'ai essayé de raisonner Kieffer mais il s'est mis à tirer dans la porte. J'ai eu peur pour la fille et j'ai fait sauter la serrure avec mon revolver, puis je suis entré dans l'appartement. La fille était morte et Kieffer se sauvait par un vasistas. Nous nous sommes battus sur le toit, il a glissé et s'est écrasé quatre étages plus bas.

— Quand vous êtes redescendu, les inspecteurs Franquin et Gomelski étaient toujours présents rue Greneta ?

— Vous plaisantez ! Ils avaient filé, ils ne voulaient rien avoir à faire avec ce carnage, les salauds !

— Objection, votre Honneur ! vociféra l'avocat des prévenus.

— Objection acceptée. Inspecteur Pradal, qu'est-ce qui vous a poussé à faire un rapport à l'I.G.S. sur les inspecteurs Franquin et Gomelski ?

— Qu'ils touchent sur les passes, c'est pas mon problème mais qu'à cause de ça, une fille soit morte et que je sois obligé de

risquer ma vie, alors là c'est trop. J'ai un principe : le service passe avant tout.

— Je le crois aussi, inspecteur. Vous pouvez vous asseoir.

Pradal réintégra son banc. Ce qui s'ensuivrait dans cette salle n'avait plus beaucoup d'importance : Franquin et Gomelski retourneraient à la circulation et Furlan connaîtrait enfin les délices d'une retraite anticipée. Non, ce qui allait prendre de l'importance c'est l'enquête tous azimuts que l'I.G.S., forte de sa victoire ici-même, allait déclencher dans tous les services. Maman l'avait expliqué à Pradal et c'est ce qui avait décidé l'inspecteur à déposer un rapport. Ça lui avait coûté mais il l'avait fait, nom de Dieu.

Il releva les yeux et s'aperçut avec retard que le commissaire principal Mortier était à son tour sur la sellette, essayant laborieusement d'expliquer que deux brebis galeuses dans son service n'impliquaient pas une gangrène généralisée. Alex buvait du petit-lait car Mortier, son ex-chef de service, lui vouait une haine féroce depuis qu'Alex avait coincé le rejeton dudit dans une ratonnade commanditée par les jeunes gens chics du F.N. de la faculté d'Assas.

Une fatigue soudaine s'empara de ses membres. Il dodelina de la tête et piqua du nez.

C'était fini. Son avocat l'entraîna vers la sortie. Alex fit un signe à Mobati – son vieux complice, l'homme qui l'avait dirigé vers Maman – et comme il s'apprêtait à le rejoindre une voix siffla dans son dos :

— On va te casser, Pradal !

Alex pivota. Une dizaine de flics en civil, le regard glauque, se dirigeaient eux aussi vers la sortie. Ce pouvait être n'importe lequel Mobati s'approcha en boitant, sa canne noire à la main.

— Tu retournes au commissariat ?

— Paraît que Ferrière m'a préparé un régime spécial.

— Maman ne va pas te laisser tomber, Alex, te bile pas. Ah, un détail, évite le vestiaire du commissariat : c'est le meilleur endroit pour se faire casser la gueule.

— T'es une mère. Je passe te voir ce soir ou demain.

— D'accord et n'oublie pas que c'est toi qui es dans le vrai.

CHAPITRE 2

Alex Pradal poussa la porte du bureau du commissaire Ferrière, son supérieur direct. L'homme, veule et sans talent, était monté à l'ancienneté dans la hiérarchie. Une barbe finement taillée enveloppait son menton et son costume sombre n'inspirait aucun calembour à Pradal. Ferrière toisa l'inspecteur comme s'il s'agissait d'une vulgaire mouche posée sur un Gorgonzola.

— Alors Pradal, on festoie, on rigole, on a réussi à faire plonger les collègues !

Alex leva les yeux vers le plafond.

— Si je vous emmerde, dites-le moi ! commença le commissaire.

— Vous m'emmerdez, effectivement.

— Espèce de petit con, je vais vous mettre...

Fou de rage, Ferrière cherchait son arme, perdue au fond d'un holster sans âge.

— Ne soyez pas suicidaire, je tire plus vite que vous, le freina Pradal.

C'était vrai. Et Ferrière savait que c'était vrai. Le commissaire respira furieusement par le nez, tel un taureau qu'il n'était pas, puis prenant sur lui, releva les yeux vers son inspecteur.

— On aurait pu vous envoyer à Carpentras mais en haut lieu, les Princes qui nous gouvernent en ont décidé autrement. Vous êtes en disponibilité pour trois mois à domicile, requérable à tout moment, et au terme de ces trois mois vous recevrez une nouvelle affectation.

— Parfait. Il ne me reste plus qu'à vider mon placard.

— C'est ça, et dégagez la piste !

— On va jouer ça à ma façon, Ferrière. Vous m'accompagnerez au vestiaire et vous serez responsable de ma bonne santé tant que j'aurai un pied dans votre commissariat de merde.

— Vous vous prenez pour qui ? Jean-Paul II ?

Pradal tira son revolver de sous son aisselle et le fit miroiter sous le nez de son supérieur.

— Allez pépère, on y va et n'oublie pas qu'en haut lieu, comme

tu dis, on s'inquiète énormément de ma santé.

— On vous fera payer ça, fumier, gronda le commissaire livide mais hargneux.

— Mais oui, mais oui. En avant, camarade. Et ils descendirent vers le vestiaire.

Pradal ne rentra pas chez lui. Il avait besoin de se calmer et, à 30 ans, s'était découvert une passion inattendue : la poterie. Après avoir charrié l'artisanat baba pendant dix ans, il avait effectué lui-même le saut et dans la boutique d'une ancienne mercerie s'était installé un tour, une arrivée d'eau ainsi qu'un four, évidemment. Aujourd'hui, à 33 ans, il devait admettre que cet amour soudain pour la glaise agissait comme une compensation au fiasco de son mariage. Au drame de son mariage serait un terme plus approprié car son ex-épouse, Sylvaine, avait mis au monde une petite fille, morte deux jours après sa naissance. Le couple n'avait pas survécu à cette perte : six mois plus tard ils se séparaient et ils durent patienter six de plus pour en finir avec le divorce.

Alex Pradal avait fait l'erreur de photographier sa fille le jour de sa naissance et toute l'affection qu'il ne pouvait transmettre, il la communiquait par l'esprit à l'enfant qu'ils avaient prénommée Cécile.

Enfoncé dans un célibat opiniâtre, Pradal se colletait donc avec le crime dans la journée, la glaise après le boulot et le jazz quand il se rendait chez Paul Mobati ou bien seul, la nuit, dans son appartement.

Pour l'heure, le tour entre les cuisses, il appuyait sur la pédale, faisant jaillir de la terre brune les formes parfaites d'une amphore étroite du col. Au mur de son local, une vieille affiche de Chet Baker représentait le trompettiste, souriant à l'univers en chemise hawaïenne. Les autres panneaux étaient dévolus à des rangements de bois noir, supportant des esquisses, des colorants et tout un tas de petites céramiques bricolées à la main. L'éclairage chichiteux était assuré par une lampe à plateau qui se balançait à un mètre au-dessus du tour. Quant à la rue de Tolbiac, Pradal n'en distinguait qu'une nébuleuse parfois troublée par le passage d'un quidam car il avait occulté à la peinture blanche les deux-tiers du vitrage extérieur.

« Cécile aurait eu quatre ans cette année, elle est née un neuf juillet, Cancer deuxième décan. Tempérament rêveur, artiste, cherchera toute sa vie à retrouver la chaleur du ventre maternel... »

Pradal pouvait déconner, comme ça, par intermittence, mais il

ne perdait jamais le contrôle. Il poursuivait un rêve éveillé, teinté d'amertume et de nostalgie.

Alors qu'il parvenait enfin à oublier Franquin et Gomelski, un courant d'air sur son côté gauche le fit frissonner. Il releva la tête et croisa le regard de Maman masqué par des Ray Ban de soleil.

— Bonsoir, Inspecteur. Je prends cette chaise ?

— Si vous voulez.

Outre ses Ray Ban, Maman portait un smoking et des escarpins. Un Burberry's essayait vainement de banaliser cette vêtue. Il s'installa dans un coin d'ombre, comme à l'habitude et enflamma une cigarette turque à l'aide d'un minuscule Dupont.

— Nous sommes contents de vous, Inspecteur. Maintenant l'I.G.S. a les coudées franches et nous allons pouvoir épurer les services. J'ai entendu dire que les backchich aux loyers constituaient une véritable industrie. Le ministre n'aime pas cela du tout, savez-vous ?

— Moi non plus, j'aime pas ça. Mais maintenant celui qui se retrouve dans la merde, c'est ma pomme. Ils veulent me casser, ils me l'ont dit !

— Mouvement d'humeur compréhensible mais ne vous inquiétez pas, leur rancœur va bientôt se reporter sur les services de l'I.G.S. De toute façon, vous êtes dorénavant un personnage public, donc intouchable.

— C'est ça : je touche du bois.

Maman écrasa son mégot dans une assiette, en grimaçant légèrement devant la couche de poussière qui en maculait le fond.

— Ferrière vous a parlé ?

— Trois mois de poterie et une affectation laissée à vos bons soins, je suppose.

— Oui, ce bocal. Je me suis donc fait transmettre quelques dossiers récents non déprimés dans ce... ce...

— Local.

— Oui, ce local. Je me suis donc fait transmettre quelques dossiers récents non élucidés sur lesquels Mortier ou Villain n'ont plus le temps de travailler. J'aimerais que vous y jetiez un coup d'œil et que vous repreniez une à une ces enquêtes.

Disant cela, Maman sortit de sa poche d'imper quatre dossiers verts dont la minceur alerta Pradal.

— Des dossiers « politiques », si je comprends bien ?

— Pas du tout, des faits divers plutôt ordinaires au contraire mais comportant tous une part de doute. Vous savez, ce je ne sais quoi qui vous fait dire « Ça n'est pas aussi simple que ça ».

— Vous auriez dû rentrer dans la police, Maman, vous avez des dons.

— Merci, Pradal, vous retrouvez votre humour.

— Je n'oublie pas cette fille qui est morte rue Dussoubs...

— Je sais. Il faut vous changer les idées, redescendre dans la rue. Je dois partir maintenant. Bonsoir, Inspecteur.

— Bonsoir, Maman.

Alex tira la porte derrière Maman, défit son tablier et, d'un doigt négligent, entreprit de feuilleter les dossiers verts. Sur le troisième, un nom inscrit en couverture éveilla un souvenir en lui : Ray Thompson. Il ouvrit la chemise et découvrit la photo d'un homme noir d'une cinquantaine d'années dont les yeux fixes indiquaient clairement qu'il était décédé. Alex se mordilla la lèvre inférieure.

— Thompson, Ray Thompson... c'est sûrement un homonyme.

Puis il rangea ses outils, coupa l'eau, enfila son imper noir et, dossiers sous le bras, quitta la boutique alors que sa montre indiquait 21 heures.

CHAPITRE 3

Paul Mobati survivait au dernier étage d'une tour à Bagnolet. Pradal, qui n'utilisait jamais de voiture en dehors des heures de service, emprunta le métro jusqu'à Galliéni puis se coltina la colline à pied car le dernier bus qui desservait Malassis partait de la station à 8 h 58. Fort heureusement, un ascenseur permettait de terminer l'expédition dans un confort relatif pour gagner l'appartement de Mobati, situé au 12^e étage.

Mobati, policier de 50 ans, était en retraite anticipée depuis quatre ans. Une balle vicieuse tirée par un truand lyonnais s'était logée dans son genou et lui garantissait une claudication peu compatible avec le statut d'inspecteur de première catégorie. Il avait pris son incapacité motrice du bon côté et compilait depuis deux ans maintenant une documentation monstrueuse qu'il entendait mettre à profit pour rédiger une Encyclopédie du crime. Vaste programme mais Alex ne doutait pas que Paul parvienne à son but. L'amitié entre les deux hommes remontait à plusieurs années quand, se connaissant simplement de vue, ils s'étaient surpris à taper du pied en cadence sur un chœur de Sonny Rollins dans l'amphithéâtre de la Maison de la radio. Les deux célibataires confortaient, avec d'innombrables précautions, leur amitié, sachant que les sentiments sont friables et que personne n'est indispensable.

Mobati se tenait au centre du living, la photo de Ray Thompson en mains.

— C'est lui, y'a pas de doute. On m'avait dit qu'il passait parfois au Blue Parrot.

— Qu'est-ce qu'un type qui a joué avec Bud Powell et Dexter Gordon pouvait foutre dans une boîte aussi minable et, surtout, en France ?

— Cherche et tu trouveras, camarade. Tu veux l'entendre ?

— Sûr.

L'ex-flic se dirigea vers sa platine, un trente centimètres à la main. L'appartement de Mobati, bien que situé dans une tour vieille seulement de 10 ans, rappelait plutôt un intérieur campagnard avec vaisselier, buffets surchargés de tasses et

bibelots, fauteuils de velours râpés et « marines » lorientaises aux murs. L'homme, quant à lui, était massif, portait la barbe et affectionnait les costumes de velours vert et les chemises écossaises. Il se tourna vers Alex.

— Tiens, j'ai une fiche sur lui. Alors, voyons voir... Il a plongé à la fin des années soixante pour possession et vente d'héroïne. Une dénonciation. Il a tiré son temps et, une fois sorti, son ambition de musicos s'était envolée. Il a tiré un trait sur sa carrière américaine et depuis 75 se contentait de souffler pour le plaisir, à droite, à gauche. Il doit être en France depuis trois ou quatre ans. Cinq albums enregistrés : un avec Bud, l'autre avec Dexter et les trois autres sous son nom. Sur deux de ses albums personnels, Max Roach est aux drums. Le plus connu, c'est celui que tu écoutes : *Ask my neighbour*.

— T'es une bête, Paul, l'encyclopédie à domicile. Tu saurais peut-être aussi dans quelle ville il a purgé son temps ?

— Ça devient inhumain... attends, je regarde au dos... Sacramento, trois ans secs.

— Remarque, ça n'a pas d'importance, on peut faire confiance aux Cousins, toutes leurs villes sont bâties sur le même modèle : un poste à essence pourri, un Mac Donald et une prison tenue par des porcs qui rêvent de boucler la ville entière.

Mobati s'amusait beaucoup, ayant manifestement supporté à plusieurs reprises ce genre de sortie. Il tendit un verre de bière à Pradal.

— Tu as des raisons valables d'en vouloir aux grands frères américains ?

— Il faut toujours accuser les Américains, même si tu ne sais pas pourquoi, eux, ils le savent.

— J'ai entendu la même vanne concernant les Arabes en général et les Libyens en particulier.

— Bon d'accord, mais peut-on faire confiance à des gens qui ont laissé crever Bessie Smith dans la rue ?

Mobati ricana.

— Le directeur de l'hôpital qui lui a refusé l'entrée était peut-être Grec ou Italien...

— Ben voyons ! Tiens, repasse-moi le dossier. Tu l'as lu, au fait ?

— Non. Qu'est-ce que t'en penses : accident de la circulation ou crime prémédité ?

— Je ne sais pas. Mortier ne s'est pas fatigué sur l'enquête : un nègre de plus ou de moins, ça ne l'empêche pas de dormir. Il n'y a rien dans ce dossier, seulement des mots. On croirait un poème d'Apollinaire : lumière sourde, bousculade, crissements, train,

chute, mort. Ça finit toujours comme ça : par la mort... Ah si, j'ai noté une nouveauté, pas de témoins !

— Tu rigoles ?

— À peine. Trois témoins, en fait, mais qui se tenaient à vingt mètres du point de chute. Quand la rame est arrivée dans la station, ils se sont tous rapprochés du quai, puis ils se souviennent du bruit des freins et des cris des bonnes femmes. Ils n'ont pas vu tomber Thompson et certains n'ont même pas remarqué qu'il était noir.

— Les témoins proches se sont défilés !

— C'est curieux, quand même : si, bousculé par quelqu'un, tu te trouves mêlé à un accident, tu n'as aucune raison de ficher le camp. Tu peux témoigner, non ?

— Ils ne veulent pas être emmerdés, tu le sais bien. Signer des dépositions, subir les interrogatoires, expliquer à leur patron qu'ils doivent prendre une demi-journée pour se rendre au tribunal, toutes ces conneries...

— Hum... oui. Je vais fouiner quand même, visiter son hôtel, voir un peu les gens qu'il fréquentait avant sa mort. Tu me prêtes l'album ?

Mobati stoppa le morceau en cours, fit réintégrer le vinyl à sa pochette et tendit le tout à Pradal.

— Et cette cassette de Navarro dont tu me parles depuis quinze jours ?

L'inspecteur plongea la main dans sa poche revolver et en tira une cassette audio qu'il agita près de son visage, en souriant niaisement. Mobati, d'un coup de canne habile, fit sauter l'objet de la main de Pradal et le happa au vol. Car Mobati était bop alors qu'Alex se prétendait cool. Et il ne s'agissait pas d'une figure de style mais bel et bien de goûts musicaux.

— Tu viens déjeuner demain midi ? demanda Mobati.

— Pourquoi ? C'est dimanche ?

— Tu bosses trop, Alex. Oui, c'est dimanche.

— J'ai promis à Ghislaine de passer, s'excusa Pradal.

— N'oublie pas les religieuses au chocolat...

Pradal se leva et, en souriant, les deux hommes déclamèrent à l'unisson :

— Et mets les patins en entrant !!

Puis ils éclatèrent de rire et Pradal prit enfin congé de son ami.

CHAPITRE 4

Ghislaine Pradal, la sœur de l'inspecteur, occupait à Drancy un petit pavillon de meulière coincé entre le parc municipal et le cimetière. Elle avait repris à la mort de leurs parents la maison familiale qu'Alex, pour rien au monde, n'aurait voulu occuper. Un dimanche sur deux, l'inspecteur s'infligeait un pèlerinage sur les lieux de son enfance, restait pour déjeuner ou goûter et devait subir la discussion monomaniaque de Ghislaine. Celle-ci, employée à Paris dans une compagnie d'assurances, briguaît depuis cinq ans et sans succès une place de chef. Ses démêlés quotidiens avec son supérieur direct, M. Verriet, occupaient l'essentiel de leurs conversations dominicales. Son frère, de cinq ans plus jeune qu'elle, la soupçonnait, en outre, d'entretenir des rapports amoureux avec un vieux célibataire, reclus dans un pavillon situé sur le trottoir d'en face.

Les week-ends au cours desquels Pradal rendait visite à sa sœur étaient aussi l'occasion pour l'inspecteur d'aller fleurir la tombe de Cécile, enterrée dans le cimetière pour enfants de Drancy.

Pradal, jambes écartées, contemplait le visage du bébé sur une photo protégée par un demi-globe de verre. L'ensemble étant incrusté dans le marbre lisse du fronton de la tombe.

Il s'ébroua et, se baissant, happa deux pots de fleurs roses et violettes qu'il libéra de leur papier de protection. Il déposa les pots au pied de la tombe, les bougea à plusieurs reprises car Pradal était un fanatique de l'alignement puis il se redressa, manifestement satisfait. Son regard s'égara au-dessus du cimetière : un ciel menaçant plombait le secteur et quelques gouttes de pluie tachèrent son veston. Alors qu'il fermait les yeux pour se concentrer, la voix de Ghislaine claqua dans son dos :

— Alex, c'est incroyable, il y a encore un mort chez les Bettencourt !

L'inspecteur releva la tête en souriant et pivota en direction de sa sœur qui venait vers lui, chaussée de souliers à talons plats et vêtue d'un imperméable bleu marine sans grâce. À sa main droite, un arrosoir de plastique vert se balançait mollement.

— Tu m’as entendue ? insista-t-elle.

— Il s’agit peut-être d’un virus mortel qui traîne, tu devrais te renseigner.

— Tu crois ? Quand même, cinq morts en trois ans dans la même famille, c’est beaucoup. Je vais essayer d’en savoir plus.

— Tu fais quoi avec cet arrosoir ?

— Il a été oublié, j’ai envie de le rapporter à la maison.

— Sûrement pas. Pose-moi ça tout de suite.

En grognant, Ghislaine s’exécuta puis son regard se porta sur la tombe de Cécile. Elle parut plongée brutalement dans un songe épais, ce qui lui était inhabituel.

— On aurait dû faire enterrer les parents ici, commença-t-elle, j’aurais pu m’occuper des tombes régulièrement.

— J’ai l’impression que les morts s’en foutent. On s’occupe des tombes parce qu’on se sent coupable d’être encore vivant, c’est tout. On fait ça pour compenser.

— Tu dis des bêtises... Bon, on rentre ?

Pradal opina du menton et ils empruntèrent l’allée de gravillons qui menait vers la sortie.

— Elles étaient un peu pâteses tes religieuses, persifla Ghislaine.

— Tu dis ça à chaque fois.

— Parce que tu achètes chez le même pâtissier... Tu penses à quelque chose ? À quoi tu penses, là, tout de suite ?

— À un musicien de jazz qui est mort dans le métro.

— Mort comment ?

— Écrasé.

— Quelle horreur ! Tu t’arranges toujours pour me gâcher mes dimanches, tu sais bien que je vais y penser toute la nuit et que je n’arriverai pas à dormir.

Pradal s’amusait beaucoup et n’en était pas à son coup d’essai dans ce domaine.

— Je prends ma revanche. Pendant dix ans, à la maison, c’est toi qui choisissais les programmes de télé sous prétexte que tu étais la plus âgée. J’ai été interdit de *Sports Dimanche* durant toute mon adolescence, ça m’a rendu fou. C’est pour ça que je suis entré dans la police...

Ils étaient parvenus à la grille. Ghislaine, figée, les yeux exorbités, contemplait son frère, cet étranger.

— C’est... c’est vrai ? bégaya-t-elle.

Pradal, plié par le rire, franchit la grille en trotinant. Derrière lui, vexée au dernier degré, Ghislaine piaillait, en s’abritant de la pluie à l’aide de son sac à main :

— Tu es vraiment impossible, Alex !

Rue de Steinkerque, à Pigalle, l'Hôtel Iris n'était pas bien difficile à repérer. De chaque côté de la porte à tambour, deux colonnes de faux marbre avaient été repeintes en bleu ciel et le peintre en lettres qui avait inscrit Hôtel Iris au fronton du bâtiment fumait autre chose que du gris. Le lettrage évoquait en fait une peau de léopard et toutes les lettres représentaient des bananes.

L'inspecteur poussa la porte et se trouva nez à nez avec, dans l'ordre : un palmier en plastique, un comptoir de vieux bois et le postérieur d'un homme occupé à chercher un objet derrière ledit comptoir. L'homme se redressa vivement, un petit trousseau de clés à la main et fit face à l'arrivant.

— Inspecteur Pradal, je vous ai téléphoné hier soir. Vous êtes le directeur ?

— Oui c'est moi, vous venez pour Thompson. Il avait une sœur du côté de San Francisco, je lui ai envoyé un mot parce que j'ai pas l'intention de payer l'expédition des fringues. Elle n'a toujours pas répondu.

— Vous lui avez écrit quand ?

— Holà... ça va bien faire deux mois !

— Dites, je voudrais visiter sa chambre. Vous pouvez m'y faire porter les effets personnels de Thompson, je les regarderai là-haut ?

— Pas de problème, c'est la quatorze. Il y a une dédicace de Thelonius Monk sur le mur. Voilà la clé.

— Monk a vécu dans votre hôtel ? s'étonna l'inspecteur.

L'hôtelier qui accusait la cinquantaine et portait un gilet de suédine fauve sur une chemise blanche à jabot prit soudainement l'air plus qu'important.

— Monk a tout fait dans mon hôtel, Inspecteur : il a bu, baisé, dégueulé et il s'est même piqué dans les toilettes du second étage.

— Vous en avez de la chance ! s'amusa Pradal.

Puis il tourna le dos au gérant et entreprit de grimper au premier étage.

L'hôtelier avait dit vrai : sur le mur surplombant le lit de la chambre 14, on pouvait déchiffrer l'inscription : *Tout commence autour de minuit*. La phrase était signée Monk et cette signature parut authentique à Pradal. Pour le reste, la chambre, modeste et propre, était meublée en Lévitane fatigué. Le dessus de lit, criard et fleuri, jurait avec le papier peint beige, donc proche de l'austérité. Au fond de la pièce, face à la fenêtre, un rideau de plastique dissimulait un lavabo.

L'inspecteur laissa tomber son imper sur le lit et l'hôtelier rentra dans la pièce sur ces entrefaites, un paquet de papier kraft

dans les bras. Il posa son fardeau sur une petite table.

— Et voilà les fringues de Thompson ! Dites, je ne peux pas rester, j'ai le téléphone qui n'arrête pas à la réception.

— Allez, allez, je peux ouvrir ça tout seul.

L'hôtelier fila vivement. Pradal tira une chaise à lui, s'assit et défit la ficelle qui fermait le kraft. Trois chemises sales apparurent ainsi que deux pantalons de velours puis deux livres de poche en langue anglaise dont *la Violette du Prater* de Christopher Isherwood, une pipe d'écume et quelques albums de jazz : Rollins, Coltrane, Gordon ainsi que deux Art Pepper, altiste comme Thompson. Dans un sous-main, l'inspecteur découvrit également quelques partitions rédigées dans un style rageur et pressé et apparut enfin, enveloppé dans un tee-shirt, le saxo alto de Thompson. Pradal oublia sa fouille et prit l'instrument entre ses mains, faisant jouer les touches à vide, le regard perdu sur la fenêtre :

« Cécile n'aurait pas pu jouer du saxophone, trop masculin. Elle aurait plutôt travaillé un instrument à corde, pour apprendre à pincer le cœur de ses conquêtes : guitare, violon, harpe. Non, la harpe c'est complètement ridicule. Tu déconnes à pleins tubes, mon pauvre Alex.. Cécile aurait pu devenir une grande guitariste dans la lignée gitane. À dix ans, *Minor Swing* les yeux fermés, à douze ans les plus grands clubs américains la réclament... » Pradal coupa court à son rêve. Il se passa la main sur le front, laissa son regard dériver sur les effets de Thompson puis, saisissant le saxo, il gagna la fenêtre. Il ajusta l'hanche avec ses doigts et délicatement emboucha l'instrument. Un son duveté déserta l'alto et un spécialiste aurait pu reconnaître les premières mesures de *Las Cuevas de Mario*, une composition de Pepper. Satisfait par cet essai, Pradal contempla l'instrument, l'enroula dans le tee-shirt qui le protégeait précédemment, remballa les objets de feu Thompson et descendit à la réception.

— Déjà terminé ? s'enquit l'hôtelier, pendu au téléphone.

— Oui, ça suffira pour le moment. Dites donc, vous pourriez me parler de Thompson, comment il vivait, ses habitudes, les gens qu'il fréquentait ?

L'homme au gilet de suédine raccrocha le combiné et vint s'accouder au comptoir de bois, face à l'inspecteur.

— Facile. Un solitaire, Thompson, un ours. Il descendait déjeuner chaque matin vers onze heures, avec des musicos ou tout seul. Puis, travail au saxo dans sa piaule, sieste, dîner au restau du coin. Avant qu'il parte pour jouer en club on se faisait un 421, ici, sur le comptoir, après il rentrait chez Mekloufi, l'Arabe d'en face, pour acheter son *J and B* et il partait marnier.

— Il revenait vers quelle heure ?

— Le Blue Parrot n'a pas de licence après minuit... Il devait rentrer vers une heure du matin.

— Bon, merci, ce sera tout pour aujourd'hui. Je repasserai certainement dans la semaine.

L'hôtelier hocha la tête et s'abstint de tout commentaire en repérant sous le bras de Pradal le saxophone emmaillotté.

CHAPITRE 5

L'inspecteur bichonnait sa terre. L'eau, la terre et la caresse que ses doigts leur infligeaient produisait un sifflement étouffé. De temps à autre, le potier relevait du dos de la main une mèche blonde qui avait tendance à lui masquer l'œil droit. Par la bande étroite de la vitre non blanchie la lumière pénétrait à flots dans l'atelier, révélant une table récemment nettoyée qui supportait le dossier Thompson. L'inspecteur avait placé deux chaises de part et d'autre du meuble.

Pradal s'appliquait pour réduire au minimum l'épaisseur du vase en cours de formation quand on frappa deux coups à la porte qui fut poussée dans le même temps. Un homme d'une trentaine d'années au visage banal, mi-obtus, mi-ironique, se tenait sur le pas de porte, sanglé dans un costume de toile bleu marine. L'individu écarquilla les yeux en découvrant l'inspecteur et prononça, d'un ton incertain :

— Heu... Inspecteur Pradal ?

— C'est moi, entrez.

Un sourire méprisant se posa bien vite sur la bouche de l'homme.

— Je m'attends à tout de la part des flics mais alors là, c'est carrément la dèche. Vous avez une maladie sexuellement transmissible pour qu'on vous ait isolé comme ça ?

— Dites donc, machin, les plaisanteries c'est moi qui les fais. Regardez cette carte !

L'inspecteur tendit sous le nez de l'arrivant sa carte de policier barrée de bleu et rouge.

— Bon, je la vois et alors ?

— Cette carte me donne le droit d'être méchant, de mauvaise foi et de passer mes nerfs sur le premier connard venu. Si vous voyez ce que je veux dire ?

— Bon, bon, vous fâchez pas, maugréa l'autre.

Pradal s'étira, défit son tablier et s'essuya les mains sans mot dire à un torchon infâme. Il fit signe à l'homme de prendre une chaise et s'assit quant à lui sur le second siège de l'autre côté de la

table. L'inspecteur tapota le dossier Thompson placé devant lui.

— Bon, alors, comment ça s'est passé ce carnage dans le métro ?

— Comme d'habitude, souria l'autre : bousculade, hurlements, marmelade.

L'inspecteur serra les dents.

— Vous n'avez pas de cœur, mon vieux. L'homme de 50 ans que vous avez écrasé était un très grand saxophoniste de jazz américain. La vie n'avait pas été rose pour lui et il faut en plus qu'il se fasse écraser par un con comme vous. En définitive, c'est ça le plus dur à admettre.

— Hé, dites-donc, vous n'avez pas le-droit...

— De quoi, de quoi ?

— Je suis pas accusé, alors vous n'avez pas à m'insulter !

Pradal pianota sur la table avec impatience. Il ouvrit le dossier, en sortit le jeu de photos prises après l'accident et les tourna vers l'homme.

— Regardez ces photos et répondez à ma question, Lambert Édouard : qu'avez-vous vu ?

L'homme soupira, leva les yeux au ciel, dégrafa son col de chemise puis, ayant épuisé la gamme des exercices physiques pouvant retarder sa prise de parole, il condescendit à prononcer d'un ton agacé :

— Merde, ça fait plus de deux mois, comment voulez-vous que je me rappelle précisément... Y'avait de la circulation sur le quai, ça c'est sûr... pas de bagarre, rien, seulement ce type qui s'est foutu sous mes roues. J'ai rien remarqué d'autre. Je suis payé pour conduire, pas pour surveiller les quais.

— Qu'avez-vous fait, juste après l'accident ?

— On a une marche à suivre obligatoire : faut appeler Police-Secours ou les pompiers en prévenant le Chef de la Station mais d'abord on doit signaler l'accident au Central.

— Vous n'avez donc pas fait attention aux mouvements sur le quai après l'accident, l'attitude des témoins, des choses comme ça...

— Ben, non, j'étais occupé ailleurs mais ça gueulait, comme d'habitude. Les femmes, surtout.

Pradal réfléchissait. Menton dans la main, il contemplait, sans le voir, le machiniste. Puis un sourire obscène prit bientôt naissance sur ses lèvres.

— Dites-donc, commença l'inspecteur, je viens d'avoir une idée qui va vous plaire : on va se retrouver à la station Montparnasse, demain matin aux alentours de cinq heures moins le quart...

— Ça va pas la tête !

Édouard Lambert s'était levé, apoplectique.

— Assis !

L'inspecteur retira une fiche du dossier et la consulta vivement.

— Voyons voir... vous habitez Bobigny, c'est pas le bout du monde. Vous vous levez comme une fleur à trois heures et demie et vous serez à l'heure sans problème. On va se faire une petite reconstitution à deux. Je ferai amener une rame en début de quai.

— Vous déconnez, là, vous n'aurez pas l'autorisation !

— Asseyez-vous, témoin Lambert.

Pradal décrocha le téléphone, placé derrière lui sur une desserte de bois, et composa un numéro tout en toisant Lambert.

— Allô, la R.A.T.P. ? La directrice du réseau, s'il vous plaît... oui, Alex Pradal, elle me connaît.

Puis il décocha un sourire mandarinal à Lambert qui se décomposa sur sa chaise branlante.

CHAPITRE 6

La nuit tombait, légère, sur le quartier Italie. Légère car une multitude de lumières provenant des tours nimbait l'espace d'un halo jaunâtre réconfortant. Un peu plus bas, les échoppes et supermarchés asiatiques rougeoyaient encore dans l'attente des derniers clients.

Au cinquième étage de la tour 8, l'inspecteur Pradal se confectionnait des œufs au plat dans sa cuisine aménagée. Son appartement, un F3, jurait par sa disposition et son ameublement avec celui de Mobati et s'écartait résolument du foutoir sympathique de l'atelier de poterie. Les meubles, fonctionnels et modernes, étaient laqués en beige ou blanc cassé, la moquette proposait un gris souris et l'éclairage s'affichait tamisé. Tout paraissait impeccablement rangé jusqu'au millier de microsillons de jazz disposés sur une étagère au-dessus de la chaîne hi-fi.

Pradal abandonna ses œufs et, une fourchette à la main, vint contempler le visage de Thompson représenté sur la pochette du disque prêté par Mobati. Celle-ci reposait contre une statuette africaine de pacotille.

« Allons, Ray, tu ne vas pas me faire croire qu'il s'agit d'un suicide. Un accident, peut-être... j'ai un mauvais pressentiment, Ray : des dizaines d'individus ordinaires meurent écrasés dans le métro chaque année. Un pour cent seulement est victime d'une bousculade, tous les autres se suicident à l'exception de ceux poussés volontairement. Et parmi ceux-là, il n'y a jamais eu un seul musicien de jazz. Les statistiques sont formelles, Ray : les jazzmen crèvent tubards, drogués, en voiture mais jamais dans le métro. T'es un cas, vieux... »

Pradal releva le nez, percevant une désagréable odeur de brûlé en provenance de la cuisine. Il rappliqua dare-dare devant sa casserole, la retira fumante et coupa l'électricité sous la plaque. Puis il rafla une assiette, un couteau, une fourchette et muni de tout son matériel vint s'installer sur la table de bakélite qui trônait au centre du séjour. Il s'assit et son regard croisa à nouveau celui de Thompson, qui lui faisait face.

— Ne te bile pas, Ray, je m'occupe de ton cas.
Puis il entreprit de saler abondamment ses œufs calcinés.

Le lendemain matin, Pradal s'extirpa d'un taxi garé devant le cinéma Bretagne, à Montparnasse. Il consulta sa montre : 4 h 40. Il fit quelques pas et gagna l'escalier principal du métro au moment où le chef de station libérait l'entrée en repliant les grilles. L'inspecteur rejoignit l'employé et lui présenta sa carte.

— Inspecteur Pradal, je viens pour une reconstitution.

— Je suis au courant, la rame vient juste d'arriver.

— Sur quel quai ?

— Chapelle.

Pradal dégringola les escaliers conduisant au quai Chapelle de la ligne Mairie d'Issy – Porte de la Chapelle. Se déplacer seul dans les couloirs lui provoqua une sensation de malaise. Alors qu'il pénétrait sur le quai, il avisa la rame garée en queue de station. Édouard Lambert, l'œil miteux, se tenait adossé à la motrice, une cigarette au bec.

— Alors, ami Lambert, on a bien dormi ? claironna Pradal.

— J'vois pas comment j'aurais pu bien dormir en me levant à 3 heures. En plus, j'ai crevé Porte de la Chapelle.

— Mon pauvre Lambert, la matière est maligne et imprévisible ! Vous me faites une démonstration de votre talent aux commandes de cet engin ?

Lambert écrasa son clope sous sa chaussure, haussa les épaules et pénétra dans la cabine en soupirant. L'inspecteur vint s'installer à ses côtés.

— Évidemment, là je vais avancer en manuel alors que d'habitude je suis en automatique, le prévint le machiniste.

— Ça n'a pas d'importance. Vous vous arrêterez à l'endroit où vous vous rappelez avoir bloqué la rame. Allons-y !

Lambert actionna ses manettes, le train hoqueta, avança sur quelques mètres et stoppa brutalement.

— Voilà, c'était à peu près ici.

L'inspecteur descendit du train et déposa sur un banc son veston et son imper, puis il se tourna vers Lambert.

— Restez dans la cabine, moi je vais vous mimer plusieurs façons de tomber et vous me direz si l'une d'elles vous rappelle la chute de Thompson.

— Si vous voulez, moi j'm'en fous.

— Essayez de ne pas vous en foutre, mon gros père. Obstruction au déroulement de l'enquête, vous connaissez ?

Lambert, maté, fit comme si tout cela ne le concernait pas. Puis

Pradal se lança dans une gymnastique dangereuse. Il mima d'abord un voyageur dont le pied se pose dans le vide et qui chute tout près du bord du quai. Puis il remonta en grognant et entreprit de choir entre les rails, donc un peu plus loin. Là, il retomba sur un genou et grimaça en se redressant. Dans sa cabine, Édouard Lambert buvait du petit lait. Enfin, l'inspecteur effectua un bond brutal qui le porta devant la roue gauche de la motrice. Il se réceptionna en souplesse, cette fois-ci, et reprit pied sur le quai. Lambert, excité, descendit vers lui.

— La troisième, je m'en souviens maintenant. Il a fait un bond. D'ailleurs, quand on l'a sorti, il était coincé sous la roue gauche.

— Rendons hommage à la mémoire humaine. C'est bien, Lambert, vous passerez à l'atelier me rédiger ça en français correct.

— Ça vous avance à quoi de savoir ça ?

Tout en se rhabillant, l'inspecteur se tourna vers le machiniste :

— Ça veut simplement dire qu'il a été projeté volontairement sous la motrice. Vous n'auriez pas pu l'éviter.

— C'est un crime alors ?

— Hé oui, Lambert, un de plus. Bonjour chez vous.

CHAPITRE 7

Après trois heures passées à préparer son tour et à faire démarrer la cuisson de deux vasques parfaites, l'inspecteur gagna Pigalle dans sa Golf de service. Il s'octroya un petit crème dans un café du boulevard de Rochechouart et sur le coup des 10 heures remonta la rue de Steinkerque en direction de l'hôtel Iris. La masse sucrée du Sacré Cœur qui dominait toutes les rues alentour lui apparut, noyée dans une brume douceâtre. Pradal, contrairement à la plupart des Parisiens, ne détestait pas le bâtiment, il se laissait même parfois aller à emprunter le funiculaire pour le simple plaisir de se sentir grimper vers le gâteau.

Il pressa la porte à tambours et constata l'absence du directeur. La clé de la chambre 14 pendait au tableau. Pradal la récupéra et grimpa jusqu'à l'étage.

Un aspirateur ronronnait dans une chambre en bout de couloir. Il haussa les épaules, déverrouilla la 14, pénétra dans la pièce et laissa la porte entrouverte. Que venait-il retrouver dans cette chambre vide que seul le paraphe de Monk renvoyait au peuple du jazz ? Pradal n'en savait rien lui-même mais le sentiment d'avoir oublié quelque chose d'essentiel dans les lieux le tenaillait depuis la veille. Il jeta la clé sur le lit, posa son imper sur une chaise et se planta devant la glace qui flanquait la porte de l'incontournable armoire. Il se fit des grimaces, se tira la langue, esquissa un pas de danse, laissant venir à lui l'éclair de lucidité qui lui permettrait d'agir quand il perçut une présence dans son dos. Sur le seuil de la porte, se tenait une jeune Antillaise, vêtue d'une blouse blanche et tenant dans sa main droite un tuyau d'aspirateur.

La jeune fille le contemplait, pas peureuse, mais les yeux écarquillés.

— Ben, dites donc, faut pas vous gêner. Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-elle en souriant à demi.

— Police, fermez la porte.

Machinalement, elle tira son aspirateur à roulettes à l'intérieur de la pièce et repoussa la porte du pied.

— Asseyez-vous, j'ai deux ou trois questions à vous poser.

— La police ? Qu'est-ce qui se passe ici ?
— Asseyez-vous.
— Chui pas fatiguée !
— Bon, d'accord. J'enquête sur une histoire vieille de deux-trois mois : Ray Thompson, vous connaissez ?

— Sûr que j'connaisais Ray Thompson, c'est le seul qui m'encourageait à chanter.

— Vous voulez faire carrière dans la chanson ?

— Pas dans la chanson, mec, dans le jazz, corrigea-t-elle dédaigneusement. Mon idole, c'est Dee Bee Bridgewater, vous connaissez ?

— Un peu mais je préfère Dinah Washington. Donc vous connaissiez Thompson... il avait des habitudes en dehors de l'hôtel ?

Du coup, la jeune femme prit quand même une chaise.

— Sexuellement, vous voulez dire ? demanda-t-elle, mutine.

L'inspecteur réprima un sourire à grand peine.

— Non, en général : des copains, des lieux de rendez-vous, un restaurant, des détails comme ça.

— J'connaisais pas ses amis en dehors des musiciens de passage mais je l'ai aperçu plusieurs fois au bar du Florida.

— Où est-ce ?

— Au coin de la rue de Steinkerque et du Boulevard, un café-bar ouvert très tard la nuit. Vous cherchez quoi à propos de Ray Thompson ?

— Son assassin, tout simplement.

Elle roula des yeux étonnés.

— J'croyais qu'il était tombé sous le métro et maintenant vous dites qu'on l'a tué ! J'comprends pas.

— On l'a poussé sur les rails, expliqua patiemment Pradal. Et parmi les musiciens, il comptait des amis ?

— Les musiciens entre eux donnent toujours l'impression d'être des copains mais c'est pas forcément vrai. M. Thompson, il aimait bien Letellier, le batteur de son Quartet au Blue Parrot.

— Vous savez où je pourrais le trouver ?

Elle leva les yeux au ciel et se prit à réfléchir.

— J'crois bien qu'il donne des cours de musique dans une école de jazz en banlieue... attendez... heu, c'est pas Bagnolet... c'est Montreuil, voilà, c'est là qu'il bosse dans la journée.

— J'irai le voir. Si vous me chantiez quelque chose ?

— Et puis quoi, encore ?

— Allez, je suis sûr que vous êtes douée.

— C'est pas une raison.

— Vous avez peur ?

— Ça va pas lui, pourquoi j'aurais peur ?

À contrecœur, elle se décida à bouger, abandonna sa chaise et se planta bien droite, jambes écartées devant le flic qui adopta l'air attentif d'un connaisseur. Puis elle commença à chanter d'une voix rauque *The Man I love*. Pradal l'adora dans l'instant.

Trois minutes plus tard, elle en avait terminé avec l'homme qu'elle aimait. Son regard pur interrogeait l'inspecteur.

— Vous êtes bonne, vous y arriverez, convint-il.

— Je commence demain à passer des auditions. Je leur dirai que j'ai un fan chez les flics, ça va vachement les impressionner.

Pradal se permit un sourire confus, mais après tout il l'avait bien cherché. Il rendit la clé à la jeune fille, quitta l'hôtel sans rencontrer âme qui vive et passa un coup de fil d'une cabine à l'école de musique de Montreuil : Letellier était en plein boum.

Il retrouva sa Golf garée sur le Boulevard et, sans perdre de temps, mit le cap sur l'école dont les locaux jouxtaient ceux de la Mairie.

La réception étant déserte, Pradal poussa deux portes consécutivement pour se retrouver dans une vaste pièce aux murs nus. Huit jeunes gens – dont deux filles – se tenaient en demi-cercle, répartis devant des caisses claires de répétition munies de sourdines. L'une des filles, qui accusait seize ans, valait le coup d'œil : ses cheveux étaient teints en vert, ses yeux maquillés de noir et elle arborait une tenue punk de cuir clouté. Elle était la seule à être installée derrière une batterie complète de marque Premier et faisait démonstration de son talent à un grand type barbu vêtu d'un ensemble en jean qui contemplait le spectacle, l'air satisfait. Il leva la main en direction de la jeune fille.

— Ça va, Lucille. C'est bon mais n'oublie pas ton pied gauche. L'indépendance, ça joue aussi pour les pieds.

La gamine descendit de son siège, s'épongea le front d'un revers de main et se planta devant l'homme qui la dominait de trente centimètres.

— Vous me ferez un mot pour mes vieux ?

— Je peux même passer les voir mais s'ils ne veulent pas payer, il te reste les gardes d'enfants le soir, s'amusa l'homme. Pradal supposa qu'il s'agissait de Letellier.

— Merde, j'ai horreur des mômes !

Le barbu éclata de rire.

— Ou alors tu t'appuies les bals du week-end, l'accordéon, la danse du tapis...

— Arrêtez vos conneries ! le coupa la jeune fille.

Maussade, elle tourna le dos au professeur et s'installa derrière une caisse claire délaissée. L'autre fille du groupe abandonna la

sienne et prit place au centre des drums laissés vacants. Celle-ci était vêtue d'une jupe rouge, de bas noirs et d'un blouson en jeans noir. Avant qu'elle ne saisisse les baguettes, l'inspecteur se rapprocha de Letellier qui l'aperçut enfin.

— Je peux vous parler cinq minutes ?

— Ah, vous êtes le fli... le policier qui a téléphoné ?

— Oui, ça ne sera pas long.

Letellier se tourna vers la seconde fille qui attendait sagement le signal du départ et lui jeta ces simples mots :

— Allez, Janine, les pieds seulement.

Il se tourna aussitôt vers l'inspecteur.

— Oui, alors, qu'est-ce que vous voulez savoir concernant Ray Thompson ?

L'inspecteur saisit un tabouret de batterie qui traînait et se laissa tomber dessus.

— Vous étiez avec lui au Blue Parrot, la nuit précédant sa mort ?

— C'est juste, on a terminé vers minuit.

— Comment était Thompson, ce soir-là ?

— Je n'ai rien noté de spécial. Il avait un peu bu mais il fait une chaleur à crever au club. Pourquoi ? Vous recommencez l'enquête ?

— Je pense qu'il n'est pas mort par accident et j'essaie d'avoir des certitudes. Tachez de vous rappeler un détail, quelque chose d'incongru qui aurait pu se passer...

Letellier leva les yeux au ciel.

— C'est loin, maintenant... En fait, je suis mal placé sur scène. On me colle au fond, en retrait du piano et je ne vois pratiquement rien à part le dos du saxophoniste. Mais je peux réfléchir à tout ça.

Pradal extirpa de sa poche de veste un carnet et inscrivit à l'aide d'un crayon deux numéros de téléphone.

— Voilà où vous pouvez me joindre... Dans leur dos, les élèves se dissipaient. Ils étaient occupés à marteler sur leurs peaux une marche militaire du meilleur effet mais sans rapport avec un rythme ternaire. Letellier pivota et frappa dans ses mains.

— Allez, allez, on travaille !

Puis se tournant vers Pradal :

— Vous pouvez rester, si vous voulez.

— D'accord, cinq minutes.

CHAPITRE 8

Contrairement à l'Hôtel Iris, le Florida ne se distinguait en rien des nombreux bars qui parsèment le boulevard de Rochechouart, points d'eau obligés pour les amateurs de sexe acidulé, de couscous recommandés par l'A.N.P.E. et de spectacles aseptisés, livrés sous vide aux cars de touristes exténués. Son comptoir était large, le barman maigre et moustachu portait un gilet lie-de-vin et la bière qu'il déposa devant Pradal paraissait tiède à souhait. Ce qui fut confirmé à l'inspecteur après qu'il en eut avalé une longue gorgée. Il leva le doigt en direction du loufiat qui revint vers lui, le pas traînant.

— Elle est tiède, l'informa Pradal.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

L'inspecteur rafla la cravate noire de l'homme avec sa main droite et tira la bête à lui. Discrètement, il fit jaillir sous le nez de l'employé une carte tricolore du meilleur effet.

— Regarde bien l'image, mon trésor, c'est joli, toutes ces couleurs, non ?

— Excusez-moi... j'pouvais pas savoir, s'excusa le barman en reprenant son souffle.

Pradal le relâcha.

— Ah oui ? J'croyais que tous les flics se ressemblaient, qu'ils portaient ça sur le visage.

— J'ai pas dû faire attention... vous voulez une bière bouteille ?

— Non ça ira, c'était juste pour amorcer la conversation. Vous vous y connaissez en jazz ?

— La musique ?

— C'est ça, la musique.

— Ben... comme ci, comme ça.

— Ray Thompson, ça vous dit quelque chose ?

— Non, J'vois pas. C'est un musicien ?

— Noir, 50 ans, cheveux gris sur les tempes, marchait légèrement courbé en avant et portait une valise sombre contenant un saxophone. Un certain désespoir sur le visage, une certaine

lassitude de gestes mais ça, ça m'étonnerait que vous l'ayez remarqué.

— Ça me dit rien, je peux demander au patron, si vous voulez ?

— Faites, faites !

Derrière la caisse, située à l'autre bout du bar, un homme aux joues rouges et en bras de chemise était penché en compagnie d'un Nord Africain sur une piste de 421. Le barman lui glissa deux mots à l'oreille. L'homme redressa vivement la tête et abandonna la partie. Il vint s'accouder devant Pradal. Indiquant le barman du pouce, il expliqua :

— Il ne pouvait pas connaître le vieux Ray, il n'est là que depuis un mois seulement. Vous êtes policier ?

— Tout juste. J'ai des doutes sur la mort de Thompson et j'essaie de retrouver des gens qui l'ont connu. On m'a dit qu'il fréquentait votre établissement.

— Bien sûr. Un chic type, Ray. Il m'a invité un soir dans sa boîte pour l'entendre. Moi je préfère l'accordéon mais faut avouer qu'il jouait rudement bien, très... heu, tonique ? Pour ce qui concerne ses amis, j pense pas pouvoir vous aider beaucoup mais j me souviens qu'avant sa mort il voyait souvent un groupe de jeunes qui lui payaient à boire. Y'en avait un qu'était journaliste dans un canard de jazz. Comment ça s'appelait, déjà...

— Jazz magazine ? Jazz hot ?

— Non, ceux-là sont connus, on les trouve en kiosque. Le sien était vendu par abonnements, à l'entrée des concerts. Ah, j me souviens plus du titre...

— Cette bande, vous la voyez toujours depuis la mort de Thompson ?

— Non, c'était pas leur quartier. Ils venaient juste pour le rencontrer près de son hôtel. Surtout Aldo. Tiens, ça je m'en rappelle : le journaliste se nomme Aldo.

— J'arriverai à le retrouver. Vous ne voyez personne d'autre ?

— Non, en fait il venait seul ou avec un ou deux musiciens de passage. Des gars qui jouaient avec lui, des Américains. Au comptoir, il discutait avec des clients mais on ne peut pas dire qu'il les connaissait.

— Okay, je vous remercie. Le téléphone, c'est de quel côté ?

Le gérant indiqua le fond de la salle à Pradal. Celui-ci gagna la cabine, à l'entrée des toilettes, et composa le numéro de Mobati qui décrocha instantanément.

— Paul ?... Oui, ça avance gentiment. Il s'est fait buter, tu sais... quoi, comment j'en suis sûr ? J'en suis sûr parce que j'accumule les indices, voilà tout. Celui-là, je vais me le faire aux petits oignons, compte sur moi. Bon, à part ça, connais-tu une

revue de jazz, genre fanzine, vendue par abonnements avec un certain Aldo parmi les journalistes ? Comment ? *Body and Soul*. Non, jamais entendu parler. Tu en as un numéro chez toi ? Où ça ? Le disquaire Les Mondes du Jazz, oui je connais, c'est au Forum. Merci Paul. Je passe te voir bientôt. Ciao.

En fait, l'inspecteur, penché un peu plus tard sur le dernier numéro de *Body and Soul*, découvrit qu'Aldo Forniéri était mieux qu'un journaliste, il était en réalité le rédacteur en chef du fanzine et l'adresse indiquée dans l'Ours ne pouvait être que la sienne : 1, rue des Petits-Carreaux 75002 Paris.

Pradal gagna la rue des Petits Carreaux en empruntant le métro. La circulation dans le centre était infernale et l'absence de parking dramatique. Il se campa devant le n° 1 de ladite rue qui se transformait en Montorgueil dans l'autre sens puis poussa la porte de l'immeuble vétuste. Une rangée de boîtes aux lettres était suspendue sur le mur de droite et l'une d'elles indiquait bien Aldo Forniéri – 3^e étage – porte gauche.

Alex Pradal prit son élan et se retrouva sur le palier du 3^e quelques secondes plus tard. Il frappa contre le panneau de bois situé à sa gauche.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda une voix derrière la porte.

— Police !

Un jeune homme de 25 ans – cheveux hirsutes, vêtu d'un jeans et d'une chemise écossaise – déverrouilla l'obstacle et leva les yeux, car il était de petite taille, vers l'inspecteur.

— Vous venez pour le cambriolage du 5^e ?

— Non, pour parler musique et musiciens. Je peux entrer ?

Forniéri, étonné et un rien méfiant, hésita :

— Heu... oui d'accord.

L'inspecteur pénétra dans une pièce entièrement vouée au jazz. Lui qui appréciait cette musique depuis de nombreuses années se trouvait pour la première fois en présence d'un malade du ternaïre, un hyster du bop, un foldingue du West Coast, un givré de Cool. Forniéri, fan de base et intellectuel, vivait entre les posters de Miles, une collection avoisinant les 15 000 microsillons et une documentation en cinq langues sur ses idoles. Un lit métallique trouvait difficilement sa place contre une table de bois supportant une petite Canon électrique. Au fond de la pièce, on distinguait par une porte laissée ouverte, une salle de bains – WC de petit format.

Après avoir reluqué le décor tout à son aise, l'inspecteur posa enfin les yeux sur Aldo Forniéri qui crut bon d'expliquer :

— Je vais déménager, je n'ai plus assez de place pour les disques.

Pradal déboutonna sa veste en hochant la tête. Il approuvait cette sage décision. Puis il posa sa fesse droite sur la table et attaqua sans tergiverser :

— Je reprends l'enquête sur la mort de Ray Thompson, j'aime pas tellement qu'on balance un bon musicien sous le métro.

— Moi non plus, qu'est-ce que vous croyez ? se défendit Forniéri avec vivacité. Je croyais qu'il avait fait une chute accidentelle...

— Vous croyez n'importe quoi, mon vieux. Bon, calmez-vous et posez-vous sur la chaise. Maintenant dites-moi pourquoi vous régalez Thompson au Florida ?

— Ah, c'est pour ça ! soupira Forniéri. L'explication est simple : j'écris un livre sur Thompson et la moindre des choses consistait à l'interviewer. J'ai six heures d'entretiens et déjà 180 pages écrites. Il m'a même fait cadeau de deux cassettes comportant des morceaux originaux. Je l'ai donc rencontré plusieurs fois pour préparer mon livre et il me donnait rendez-vous au bar du Florida.

L'inspecteur se gratta la tête, prenant l'air embêté.

— Ouais... y'a quelque chose qui ne colle pas. Quand il est arrivé en France, Thompson avait tiré un trait sur sa carrière. Il traînait quelques casseroles derrière lui et son séjour en prison l'avait démoli. Du coup, il se contentait de jouer pour le plaisir et pour assurer le beefsteak. J'ai du mal à comprendre qu'il ait accepté de revenir au premier plan par l'intermédiaire d'un livre.

— J'en sais rien... il était peut-être flatté qu'on écrive sur lui ? En tout cas, il a accepté les interviews.

Pradal se leva et commença à tripoter les livres et les disques sous l'œil inquiet du journaliste. Sans se retourner, il prononça :

— Ça peut s'expliquer s'il y avait un deal à la clé.

— Un deal ? Je comprends pas.

Cette fois-ci, Pradal fit face au jeune homme qu'il dominait de toute sa taille.

— Fais pas l'imbécile, Aldo. Avant son séjour en prison, Thompson était accroché à l'héroïne.

— Tout le monde le sait et il en parle dans ses interviews. Mais moi, je ne suis pas dealer, je suis journaliste.

— Oui, j'ai vu, susurra Pradal. Rédacteur en chef d'une revue qui tire à 500 exemplaires. De quoi vis-tu, Aldo ?

— Hé, ça commence à bien faire !

— Tu préfères venir répondre dans mon atel... mon bureau ?

Forniéri soupira en haussant les épaules.

— Bon ça va, ça va... je bricole, je fais des petits déménagements, c'est pas défendu, non ?

— La salle de bains, c'est par là ?

Demandant cela, l'inspecteur indiquait la porte du fond, restée entrouverte.

— Mais qu'est-ce que...

Pradal était déjà dans la petite salle d'eau carrelée de blanc. Il déplaçait des objets, soulevait des serviettes, le geste vif et l'œil fouineur.

Derrière lui, Aldo grinça :

— Je vais appeler les flics, vous m'avez même pas montré une carte officielle.

— C'est ça, appelle la police, répondit l'inspecteur sans se retourner.

Pas gêné, il vidait maintenant l'armoire à pharmacie de son contenu sous le regard tendu de Forniéri qui hésitait manifestement à téléphoner à la police.

Pradal repoussa un contingent de Téresta et mit à jour la paroi du fond du placard. Contre celle-ci, deux sachets de plastique transparent remplis de poudre blanche étaient scotchés. Il tira vivement l'adhésif et arracha l'ensemble en se tournant avec un large sourire vers Forniéri qui sprintait déjà vers la porte palière. Pradal fusa dans la chambre, bousculant la table de travail et parvint à agripper la chemise du journaliste qui esquissa un mouvement de défense. L'inspecteur, d'un coup de coude, l'envoya dinguer sur le plumard.

— Tu partais chercher les flics ? demanda non sans ironie l'inspecteur.

Forniéri baissa la tête et libéra de sous ses fesses *Ecclusiastics* de Roland Kirk qui s'incurvait dangereusement. Pradal reprit son souffle et, agitant les sachets du bout des doigts, continua :

— Tu les as trouvés en effectuant un déménagement, je parie ? Tu ne sais pas ce que c'est mais tu t'es dit que ça pourrait décorer ton armoire à pharmacie. Dis-moi si je me trompe, Aldo ?

Forniéri leva un regard noir vers Pradal.

— Vos vanes à la con, gardez-les pour vos commissariats pue-la-sueur.

— Pourquoi ça ? J'ai l'esprit large, le peuple a le droit de savoir. Surtout si j'arrive à prouver que tu approvisionnais Thompson et qu'il refusait de payer. Des mecs très bien se font tuer pour la même raison tous les jours de la semaine.

— Je peux fumer ?

— C'est ton problème !

Forniéri pécha sur sa table un paquet de Gauloises entamé et s'en colla une au coin du bec.

— Je n'ai pas tué Thompson, vous le savez bien. J'irais pas buter un type sur lequel j'écris un livre ou alors il faudrait que je

sois complètement taré.

— Ça se défend. Alors on dit que tu ne l'as pas tué. Parle-moi de la came, maintenant.

— Bon, j'admets, soupira Forniéri. Pour approcher Ray et le décider à collaborer, je lui ai proposé quelques doses.

— J'croyais que la drogue et lui, c'était terminé ?

Le journaliste adopta une attitude inattendue de gêne et de surprise mêlées comme si la question de l'inspecteur lui révélait quelque chose.

— Ben, oui, en principe, convint-il.

Pradal s'approcha du jeune homme et, mine de rien, lui claqua sèchement l'arrière du crâne d'un revers de main.

— T'es un sacré pourri, Aldo. Pour écrire ton livre de merde, tu n'as pas hésité à faire replonger Thompson, hein ?

Forniéri se leva, nerveux maintenant et répondit, la voix haut perchée :

— C'est vrai, merde... mais ce bouquin compte tellement pour moi. J'm'en suis voulu au début et j'avais décidé de ne plus le fournir...

— Comme personne ne dira le contraire, ça te coûte pas trop cher ce genre de remords !

— Faites chier, soupira Forniéri qui reprit sa place sur le lit.

Pradal effectua quelques pas dans la pièce, moitié réfléchissant, moitié contemplant la monstrueuse compilation vinylique.

— J'hésite à ton sujet, Aldo. La sagesse consisterait à t'embarquer au poste, tu signes des aveux et tu plonges pour un an à Fleury. D'un autre côté, je m'intéresse en priorité à l'ordure qui a balancé Thompson sur les rails. Alors je te propose de me raconter dans le détail ta dernière entrevue avec lui. Si tu as de la mémoire, si tu m'apprends des choses intéressantes, je jette ça dans les chiottes et on n'en parle plus. Je t'écoute, camarade...

— La dernière fois, on avait rencard au Florida, j'étais avec deux copains du journal et il faisait un temps pourri...

Pradal sortit un carnet de sa poche, décidé à prendre des notes, ce qu'il faisait rarement.

— C'était quel jour ?

— La veille de sa mort.

— Quelle heure ?

— Neuf heures du soir.

— Bon, vas-y !

Forniéri plissa les yeux et commença :

— Quand nous sommes rentrés dans le café, Ray terminait un 421 avec le patron...

CHAPITRE 9

En fait, Aldo n'avait pas grand-chose à apprendre à l'inspecteur. Ils avaient retrouvé Thompson au Florida, échangé avec lui quelques plaisanteries et, comme il pleuvait, les jeunes gens avaient proposé une place dans leur taxi au musicien qui partait souffler au Blue Parrot. Pour le reste, Forniéri s'en remettait aux comptes rendus d'usage : fumée, bonne musique, affluence huppée, whisky et mal de crâne le lendemain matin.

Pradal, assis à califourchon sur la chaise de bois, pianota sur son carnet :

— Il était comment Thompson ? Nerveux, inquiet ?

— Non, normal. Plutôt remonté, même.

— Essaie de te rappeler s'il aurait laissé échapper quelque chose dans la conversation. Dans le taxi, par exemple.

— On a surtout parlé de la revue et du bouquin, des détails sur lesquels il fallait encore discuter mais rien de vraiment personnel... Vraiment, j'vois pas.

— Tu ne m'aides pas beaucoup, Aldo. Et au Blue Parrot ? Aucun incident ?

— Non, un set ordinaire mais je suis parti tôt car l'un de mes copains avait un train à prendre. Vous devriez poser vos questions à l'enclumeur.

— À qui ?

— Letellier, le batteur.

— Je l'ai déjà vu... Bon, tu connais la formule ?

— Oui, je ne quitte pas la ville sans vous prévenir. Comme dans le cinéma des années quarante.

— C'est bien, Aldo, t'es une salope mais une salope cultivée. Je garde les sachets en souvenir.

Disant cela, l'inspecteur les agita devant son nez en souriant alors qu'un homme de 25 ans au teint mat – vêtu d'un blouson de cuir bleu et d'un pantalon de survêtement noir – pénétrait dans la pièce et commençait à râler :

— Dis donc, Aldo, tu t'emmerdes pas avec...

Puis il découvrit l'inspecteur et son regard se fixa comme un

aimant sur les sachets d'héroïne que Pradal continuait à ballotter d'une main négligente.

— Heu... excusez-moi, je ne savais pas. Je reviendrai, s'excusa l'arrivant qui amorça une prudente retraite en direction de la porte.

Pradal fourra les sachets dans sa poche et leva le bras en signe d'apaisement.

— Restez, restez, j'allais partir. Merci pour ce petit cadeau, Aldo.

Forniéri, blême, ne parvint même pas à ouvrir la bouche. Pradal contourna l'homme au blouson et quitta la pièce. Il martela lourdement les marches de l'escalier et ceci jusqu'au rez-de-chaussée. Parvenu près des boîtes aux lettres, il tendit l'oreille et entreprit de remonter jusqu'au troisième, chaussures à la main et fluidité dans le mollet. Il se rechaussa sans faire de bruit et colla son oreille à la porte de Forniéri. Des bruits de lutte, de chocs parvinrent jusqu'à lui, entrecoupés de gémissements. Enfin, la voix du visiteur claqua derrière la porte :

— Espèce de fumier, qu'est-ce que tu vas magouiller avec les flics ? T'es en train de nous donner, hein, Aldo ? Tu vas pas m'faire croire que tu deales avec un poulet ?

La voix cassée du journaliste parvint enfin jusqu'à l'inspecteur à la lenteur d'un 45 tours diffusé à la vitesse 33 :

— Il a trouvé... la came... Thompson.

— Putain, Aldo, s'il m'arrive quoi que ce soit, si je passe seulement une nuit en taule, j'te promets que Faouzi te fera bouffer tes couilles, tu comprends ?

— Veux... laisser tomber.

— C'est trop tard, Aldo, maintenant t'es dans la merde et tu iras jusqu'au bout avec moi, tu piges ? Tu vas me dire où je peux trouver cette ordure de flic...

Les coups redoublèrent derrière le panneau.

Pradal, qui possédait un bon fond, décida de mettre un terme aux souffrances du journaliste. Puisqu'on le cherchait, on allait le trouver. Il recula sur le palier, s'adossa au mur faisant face à la porte et d'un coup de rein vint projeter sa chaussure droite contre la serrure. Le chêne résista. Pradal récidiva, en soufflant comme un bœuf, mais rien n'y fit. Il décida alors d'opter pour les technologies douces. L'Inspecteur repêcha au fin fond d'une poche d'imperméable un petit trousseau de passes et entreprit de faire coulisser le pêne. Dans la chambre le silence s'était fait religieux. Pradal parvint enfin à débloquer le métal et, d'un coup d'épaule, envoya la porte claquer contre une bibliothèque.

Ratatiné par terre, Forniéri pissait le sang par le nez et l'arcade

sourcilière. Quant au visiteur, son dos disparaissait à l'extérieur de la fenêtre de la salle d'eau donnant sur la cour.

— Y m'a cassé le nez, cette salope, chuinta Forniéri.

L'inspecteur se pencha sur lui pour vérifier et se redressa bien vite en souriant.

— Mais non, Aldo, t'es une vraie bête. Des balèzes comme toi, on n'en fabrique plus. Bouge pas, je reviens.

Là-dessus, Pradal fit volte-face et dégringola les trois étages au pas de course. Parvenu dans la cour, il comprit que le tabasseur s'était réceptionné sur le toit d'un appentis situé en contrebas de la salle d'eau pour ensuite se laisser glisser à terre le long d'une gouttière.

Le porche était resté entrouvert. Pradal jaillit dans la rue et comprit de suite que les choses se compliquaient car le marché en plein air de la rue Montorgueil drainait de l'affluence et repérer un fuyard au milieu des éventaires revenait à chercher une aiguille dans une meule de foin.

Il se planta au centre de la chaussée, hésitant à remonter sur le Sentier ou plonger vers le Forum. À cinq mètres, un boucher désœuvré, paradant derrière sa bidoche avec ostentation, contemplait Pradal.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? questionna l'homme aux mains ensanglantées.

— Un type de 25 ans avec un blouson de cuir bleu...

Le boucher tendit son bras vers la rue Étienne-Marcel.

— Vers le Forum... tenez, il est au feu, on le voit d'ici !

Pradal accommoda sur une tache bleue, reconnut son homme et démarra comme une flèche sur les mauvais pavés. Après avoir renversé deux clochards, une pile de cageots devant le Palais du Fruit et un chien d'aveugle il parvint à 10 mètres du fuyard qui, l'œil assassin, le situa illico. Le jeune homme négligea le feu rouge et traversa la rue Étienne-Marcel en zigzaguant entre les voitures. Une moto qui se présentait en triple file lui accrocha la jambe gauche. Blouson bleu boula sur le trottoir mais se releva instantanément et, tirant la patte, repartit en direction du Forum. Il vira en grimaçant devant Saint-Eustache et opta pour les escaliers qui plongent vers le R.E.R. et le métro. Mais sa course se fit désordonnée, la volée de marches étant en fait plus importante que prévue. Un skatter kamikaze de 8 ans lui fut fatal. Il perdit l'équilibre et termina sa descente sur le cul, semant la perturbation au sein d'un convoi transalpin.

Pradal qui avait suivi ces péripéties l'œil goguenard prit son

temps pour rejoindre son homme. Arrivé à 5 mètres, il envisagea de sortir une arme mais il voulait faire son grand seigneur, des relents de westerns au fin fond du crâne. Mal lui en prit car le fuyard leva vers lui un Beretta désagréable d'aspect.

— Bouge pas, enculé, grimaca « blouson bleu. »

Pradal n'y crut pas ou bien traversait-il la réalité, croyant en fait figurer dans un film spaghetti musiqué par Morricone. Toujours est-il qu'il fit trois pas en avant et d'un coup de pied précis écrasa sous sa semelle le poignet au bout duquel pointait le pistolet.

— Gentil, le chien, recommanda Pradal.

Puis il se pencha sur le blessé, confisqua l'arme et fit claquer sur les poignets bronzés de jolis bracelets au nickel impeccable.

Le Commissariat de la rue Pierre-Lescot, situé à la sortie des escalators du Forum, offrit une cellule au jeune homme pendant que l'inspecteur retournait chercher Forniéri rue des Petits Carreaux. Après un séjour éclair dans une pharmacie de la rue Montorgueil, il parvint à réunir les deux « amis » dans un bureau aimablement prêté par un Commissaire qui n'avait jamais entendu parler de Pradal. Il existe ainsi des gens qui vivent en marge des grands mouvements d'idée et des faits divers. Par la porte restée entrouverte, dans le dos des deux hommes assis devant lui, Pradal assistait au ballet des rafles opérées dans les sous-sols du Forum. Il lui semblait que ce mouvement perpétuel ne résolvait aucun problème car après une heure de mise à l'ombre, les policiers relâchaient les prévenus qui regagnaient aussitôt leurs coins de prédilection dans les profondeurs du monstre souterrain.

Pradal s'arracha à cette vision et reprit l'interrogatoire qui durait déjà depuis cinq minutes, Aldo gémissant par intermittence qu'il voulait être soigné par un vrai médecin.

— Je répète, reprit Pradal, qui a eu l'idée ?

— C'est Aldo qu'a eu l'idée, commissaire, il m'a dit comme ça...

L'enturbanné se redressa sur sa chaise située deux mètres en retrait.

— menteur, c'est pas vrai, l'écoutez pas !

— Holà, holà, on se calme, les enfants. Toi, Aldo, tu la boucles. Et toi...

L'inspecteur se pencha sur le papier glissé dans la machine à écrire placée devant lui.

— ... Daniel Colmar, tu...

— Dany, coupa l'interpellé. Tout le monde me dit Dany.

— Si tu veux. En tout cas, appelle-moi Inspecteur, ça suffira. Bon alors, Aldo est venu te voir et t'a proposé de dealer avec des

musiciens de jazz, c'est ça ?

— Voilà : c'est ça.

— Tu me dis si je me trompe : t'es un fournisseur, Dany, un trafiquant de poudre ?

— Ça va pas la tête ?

Pradal, fatigué, se pencha sur la feuille qu'il avait commencé à dactylographier au début de l'interrogatoire.

— Faudrait savoir. Tu declares : « Aldo voulait dealer et il est venu me voir, c'est comme ça qu'on s'est connu ». J'en conclus que le fournisseur, c'est toi.

— Il est pas bien, lui ! Je... je connais des mecs, j'pouvais éventuellement le mettre en rapport avec des gens mais pas plus.

— Autrement dit, t'es un intermédiaire, tu fais ça pour rendre service. Le genre Saint Bernard, comme qui dirait ?

— Exactement. La drogue, c'est pas mon truc, je touche pas à cette merde.

Ayant dit cela, Dany se renfonça avec satisfaction au fond de son siège. Il lui avait cloué le bec à ce con de flic.

— Dany ? appela l'inspecteur.

— Ouais ?

— Quels mecs ?

— Quoi : quels mecs ?

L'inspecteur consulta à nouveau en souriant le rapport qu'il continuait de dactylographier par fragments.

— Tu viens de me dire que tu pouvais le mettre en rapport avec des mecs, des fournisseurs, des vrais de vrai. Alors, je te demande : quels mecs ?

— Je ne sais pas, moi... des types. Je suis plutôt de la nuit, on rencontre des tas de gens dans les boîtes.

— Tu commences à me gonfler, Dany !

— Écoutez, là c'est pas possible, j'peux pas vous donner des noms. De toute façon, j'avais dit *éventuellement*.

— J'ai trouvé deux doses chez Aldo, j'en conclus donc que tu lui as arrangé le coup.

— Qui vous dit que c'est moi qui l'ai fourni en blanche ?

— J'ai parlé d'héroïne ? Comment sais-tu qu'il s'agit d'héroïne ?

— Comment je... j'ai dit ça comme ça, j'aurais pu dire de la coke !

Il commençait à faire très chaud dans le petit bureau et Dany éprouva le besoin de se défaire de son blouson.

— Oui, mais tu as dit de la blanche, rétorqua Pradal. Bon, passons à autre chose : il te devait combien Thompson ?

— Thompson ? Qui c'est ce mec ?

— Le musicien noir, le copain d'Aldo.

— Ah oui, le saxophoniste du Blue Parrot ! Aldo m'en a parlé, effectivement, mais je l'ai jamais vu donc il pouvait pas me devoir du fric. Dites, et mon avocat, je peux l'appeler, maintenant ?

— T'as pas de pot, le téléphone est en dérangement. Ils attendent un réparateur.

Dany bouscula sa chaise.

— Vous avez pas le droit, j'connais la loi. On n'est pas des bêtes, quand même !

— Si. Parle-moi des mecs qui pourraient fournir Aldo ?

Colmar se laissa choir sur sa chaise en soupirant. Le temps s'étira ainsi, les heures s'égrenèrent, les questions se firent plus molles et les réponses inaudibles. Pradal se retrouvait projeté dans le quotidien des flics, les longues veilles, les interrogatoires interminables, les mauvais sandwiches que livraient les bistrots alentour et le café en gobelet vomi par une machine très perfectionnée située dans la salle principale. Derrière les vitres, le soleil déclina. Les néons se firent plus violents dans les vitrines des boutiques du Forum et le flux et le reflux des interpellés sembla lui aussi marquer le pas.

Pradal avait fait passer Dany dans l'autre pièce. Par la porte entrouverte, il distinguait son profil, penché sur une Camel. Aldo, seul, lui faisait face, le pansement à son œil gauche suintant légèrement. Le jeune journaliste releva la tête vers l'inspecteur.

— Qu'est-ce que vous voulez que je dise de plus ?

— La vérité. Si tu veux t'en tirer avec le minimum, c'est la seule solution. Je ne crois pas un mot de la déclaration de Colmar mais je n'hésiterai pas à m'en servir pour te faire plonger. Tu n'as pas le choix, Aldo.

Le journaliste enfouit son visage dans ses mains et produisit deux ou trois hoquets convaincants.

— Tu penses à ta maman, mon biquet ? insista cruellement Pradal.

À ce moment précis, la voix gouailleuse de Dany leur parvint par l'interstice situé entre la porte et le montant.

— Sa mère, elle suce des bites par paquets de douze !

Le visage rougi, Aldo se tourna vers la porte en hurlant :

— Et ta putain de sœur qu'astique les Arabes, si on en parlait, fumier !

L'autre poussa un rugissement de bête féroce et se rua sur le panneau de bois alors que deux policiers en tenue le ceinturaient. Pradal gagna la porte et leur demanda d'enfermer le garçon en cellule. Puis il revint vers Aldo, l'œil interrogateur. Le journaliste laissa tomber avec décision :

— Bon, d'accord je vais vous raconter.

Pradal poussa vers lui un café fumant qu'un policier venait de déposer devant lui.

— J'écoute.

— On s'est connu dans un bar avec Dany et j'ai parlé de Jazz, de Thompson. J'ai dû raconter que ça serait difficile de le convaincre de participer au livre. Dany et son copain, Faouzi, m'ont proposé de la drogue pour appâter Thompson. J'ai dit oui. Après, j'étais coincé, ils m'ont utilisé pour faire rentrer la came au Blue Parrot.

— Tu as branché les autres musiciens ?

— Non, j'ai présenté Dany à Thompson et c'est lui qui a contacté les autres.

— Le problème, c'est que les autres sont vivants alors que Thompson est mort. C'est toi qui empochais le fric ?

— Le fric ?

— Le prix des doses, celui de Thompson.

— Des fois moi, des fois Dany.

— Si Thompson avait roulé Dany, tu l'aurais su ?

— Le monde entier l'aurait su. Vous avez entendu la grande gueule qu'il a ?

L'inspecteur approuva. Il se leva pesamment de derrière son bureau, fit signe à Forniéri de l'attendre et débarqua dans la grande salle au moment où deux policiers essoufflés pénétraient dans les locaux. Ils se dirigèrent vers Pradal, lui chuchotèrent quelques mots à l'oreille et lui remirent une enveloppe de papier kraft.

Son enveloppe sous le bras et ses feuillets dactylographiés en mains, Pradal se dirigea vers la cellule n° 3 située en bout de couloir et qui abritait présentement Dany. Il tendit à travers les barreaux les feuillets dactylographiés à son prisonnier.

— Regarde ça, Dany, c'est de la bonne littérature.

L'autre, maussade, tira les feuillets à lui et en commença la lecture. Son visage se décomposa rapidement.

— Il déconne à pleins tubes, ce pauvre Aldo ! Il carbure à l'acide, ce mec, pour inventer des conneries pareilles. C'est pas vrai, ça !

Adossé contre le mur du couloir, l'inspecteur leva les yeux au ciel.

— J'ai envoyé un collègue jeter un coup d'œil dans ton ravissant studio à Montmartre. Regarde ce qu'il m'a rapporté...

— C'est interdit, vous avez même pas de mandat... Qu'est-ce que c'est ?... ah merde !

L'inspecteur venait d'extraire de la pochette en kraft un sac

plastique contenant au bas mot 200 grammes de poudre.

— Hé oui, expliqua Pradal, ce n'est ni du talc, ni de la farine.

Dany s'était enfin tu. Terré et prostré, il contemplait ses baskets, l'air dégoûté. Pradal rangea son fourbi dans ses poches et, patelin, reprit la parole.

— Maintenant tu as deux possibilités, mon garçon. Des grandes vacances à Fresnes ou un passage éclair à Fleury, paraît qu'ils reçoivent même Canal Plus à Fleury, ça vaut l' coup, non ? Je vais te faire un aveu : je ne pense pas que tu aies tué Thompson. Fougueux comme tu es, tu lui aurais collé une balle dans la tête. Seulement, moi, j'ai besoin d'avancer, faut m'aider à tirer le fil, Dany.

Colmar releva la tête, vaincu.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Qui fournissais-tu, excepté Thompson ?

— Fats Nelson, le pianiste.

— Tu saurais pas comment le joindre, par hasard ?

Dany savait.

CHAPITRE 10

L'inspecteur Pradal se leva de bonne humeur le lendemain matin. Alors que son regard se perdait vers la porte d'Ivry, il enfournait mollement dans sa bouche des tartines à la confiture d'abricot. Ses yeux se posèrent sur les meubles et s'arrêtèrent sur un cadre rempli par la photo du bébé disparu.

« Cécile aurait pu devenir une virtuose des drums, la fille spirituelle d'Elvin Jones. Elle aurait pu se teindre les cheveux également, mais vert, non, quelque chose de moins tape-à-l'œil : cuivre, par exemple, avec des reflets orangés. Elle n'aurait pas eu à faire du baby-sitting pour payer ses cours car son père, un homme admirable, aurait encouragé sa vocation musicale... »

Le doux délire de Pradal fut interrompu par la sonnerie du téléphone posé sur un meuble voisin. L'inspecteur décrocha.

— Letellier ? Justement, je pensais à cette fille aux cheveux verts. Elle est formidable, non ?

— Oui, très douée. Dites, vous m'aviez demandé de vous appeler pour le cas où je me souviendrais de quelque chose ?

— Bien sûr. C'est le cas ?

— Ben voilà, je ne sais pas si c'est important mais ce soir-là, Ray nous a fait jouer un vieux morceau qu'il n'interprétait jamais habituellement.

— Vous vous souvenez du titre ?

— Oui, c'était *The Lady is a tramp*. Il s'est mis à jouer ça sans prévenir.

— La dame est une traînée, c'est ça la traduction ?

— À peu près.

— Bizarre, non ?

— Oui, c'est pour ça que je vous téléphone.

— Merci Letellier, ça me servira peut-être. Bonne journée.

Pradal raccrocha. L'heure était venue de rendre visite à Fats Nelson qui, au dire de Dany Colmar, survivait en banlieue, à Viroflay.

Il descendit d'un train ferraillant à la gare même de Viroflay, située sur une hauteur de la ville. Puis Pradal redescendit par un

lakis de rues mornes jusqu'au centre, quémendant son chemin à chaque rare passant rencontré. Il parvint enfin devant un pavillon de bois, édifié dans le style chalet de montagne, qui trônait au centre d'un jardin à l'abandon. Le portail branlant s'ouvrit tout seul, aucun chien ne vint créer l'habituelle animation. La porte du chalet elle-même étant entrouverte, Pradal la poussa sans vergogne du bout des doigts.

Le rez-de-chaussée était désert mais de l'étage lui parvint le bruit étouffé d'un moteur électrique. Il avala en silence les douze marches de l'escalier et fit pivoter la clenche d'une porte. Sous son regard incrédule apparut alors le plus merveilleux circuit miniaturisé de chemin de fer qu'il eut jamais vu. Pas un rideau ne manquait aux fenêtres des gares, les vaches qui bâillaient aux passages à niveaux avaient toutes les yeux bleus et l'Orient Express qui circulait sur les rails était briqué jusqu'au moindre écrou.

Derrière le boîtier de commande, un homme noir et replet, vêtu d'une salopette bleu clair, leva un œil courroucé en direction de Pradal.

— Vous êtes Fats Nelson ? cria Pradal par-dessus le bruit du moteur.

L'homme coupa le jus en grondant :

— Vous pourriez frapper, mec !

— J'ai frappé en bas... il est formidable ce circuit. Vous l'avez fabriqué vous-même ?

Le visage du Noir s'adoucit malgré lui.

— Oui, beaucoup de travail... et de patience. Qu'est-ce que vous voulez, vous êtes représentant ?

— Descendons au jardin et je vous raconterai tout.

Un quart d'heure plus tard, les deux hommes, affalés nonchalamment sur deux chaises de jardin encadrant une table de bois, sirotaient des bières en boîte. Pradal en avait terminé avec les grandes lignes de l'enquête. Nelson prit la parole à contrecœur, un voile nostalgique au fond des yeux.

— J'ai laissé tomber la came après la mort de Ray. On en prenait très peu en réalité, juste pour tenir le coup...

— Qui vous fournissait : Dany ou Aldo ?

— Les deux mais surtout le journaliste, Aldo quelque chose.

— Aldo Forniéri.

— C'est ça... Jamais vu un dealer aussi terrorisé, ce mec-là avait peur de tout. Mais c'était un malin car il a piégé Ray avec la poudre pour écrire son livre.

— Je sais, je viens de l'interroger. Réfléchissez bien, maintenant : est-ce qu'à un moment donné, Thompson aurait refusé ou n'aurait pas pu payer ses doses ?

La main potelée de Fats Nelson fit un signe de dénégation dans l'espace.

— On payait cash, mec. Je voyais Ray tous les soirs, c'était un ami et s'il avait été menacé par Aldo ou un plus gros poisson, je l'aurais su tout de suite. Il n'y avait aucune raison pour que ces dealers butent Ray ; il payait et grâce à lui, ils ont pu rentrer au Blue Parrot.

— Bon, oublions la drogue. Parlez-moi de la dernière soirée de Thompson au Club.

— Drôle de concert...

Le regard de Fats se perdit sur des nuages lourds de pluie obscurcissant l'horizon. Il rassemblait ses souvenirs en plissant les yeux de façon comique. Le ciel sombre statufia bien vite son visage et celui-ci prit des reflets bleutés.

— En fait, le bordel a commencé avec *The Lady is a Tramp*... non, encore plus tôt, quand cette fille et ses deux copains sont entrés dans la boîte...

Le musicien vient d'en finir avec *I found a new Baby*, interprété sur un rythme vélocé. Son regard se perd sur les tablées du Blue Parrot et, curieusement, lui revient à l'esprit le dernier concert qu'il n'a jamais pu donner dans cette boîte de Frisco. Quel était son nom déjà ? Ah oui, le Rajone's. Quand il croyait encore pouvoir prendre une revanche sur la taule et, qui sait, sauver la face du monde jazzeux. Le saxophoniste sourit pour lui-même. Le Rajone's ne le rajeunit pas car quinze années ont passé depuis. Souffler dans un saxophone, gambader derrière la note bleue reste toujours un exercice réservé aux élus mais la fatigue n'est plus la même. Elle vous tient toute la nuit et pour la chasser, des sorcières armées de balais aux poils d'acier ne suffisent plus. Il faut s'allonger et attendre le lendemain qu'os et muscles se remettent en place. Ray commence à se faire vieux et il le sait. Mais ce soir il est ici, au Blue Parrot, dans ce bon vieux Paris avec Fats Nelson à sa gauche et il peut encore une fois tutoyer les anges.

Alors que Nelson et Letellier démarrent sur une longue intro piano-drums, les yeux du saxophoniste se fixent sur une femme de 40 ans, teinte en brune, qui fait des efforts considérables pour être remarquée. Sa robe noire est rehaussée de strass et les deux hommes qui l'accompagnent donnent l'illusion d'avoir été invités par erreur. Le musicien dont la vue n'est plus très bonne accommode sur les formes généreuses de la brune qui, apercevant une table libre à 5 mètres de la scène, la récupère avec grâce au nez et à la barbe d'un couple qui commençait à s'installer.

L'un des hommes, mince et brun, porte une chemise Lacoste rose sous un costume gris. Ses montures de lunettes sont en plastique rouge. L'autre, un géant blond, est vêtu de seersucker déstructuré et sa nationalité américaine ne fait aucun doute. La femme n'a toujours pas levé la tête vers la scène, occupée qu'elle est à ouvrir son sac, se refaire les lèvres et allumer à l'aide d'un minuscule briquet une cigarette au filtre long.

Le musicien la regarde maintenant intensément comme pour tirer vers lui le regard de la brune qui papillote à droite, à gauche,

encouragée par les mimiques de certains spectateurs qui se la désignent mutuellement du menton. Elle en a enfin terminé avec son cinéma et relève la tête. Son regard croise celui du saxophoniste et, brusquement, elle pâlit. Leurs yeux paraissent comme aimantés mais au prix d'un sursaut de volonté extraordinaire, la femme détourne le regard, la gorge palpitante.

Sans cesser de la regarder, le musicien embouche son instrument et, négligeant le morceau en cours, démarre sur *The Lady is a Tramp*. Étonnés, les autres reprennent derrière lui, souriant au public de cette bonne blague.

À la table des trois derniers arrivants, le jeune homme en Lacoste se penche vers l'Américain.

— Comment s'intitule ce morceau, c'est un classique, n'est-ce pas ?

— *The Lady is a Tramp*, mais demandez plutôt à la spécialiste, répond l'Américain en indiquant leur compagne qui hausse les épaules avec brusquerie.

Sur scène, le saxophoniste met rapidement un terme à ce qu'il semble considérer comme une plaisanterie. Il se penche vers ses musiciens et propose un break de quelques minutes. Fats Nelson, le pianiste, approuve, et lui tend sa bouteille de J and B.

Le musicien s'en laisse glisser une longue rasade dans l'estomac et la fait tourner en la proposant au bassiste. Maintenant le musicien sourit mais son visage paraît tendu. D'une démarche incertaine, il gagne la table occupée par la femme brune et ses compagnons. Il saisit une cigarette qui traîne sur un paquet et se la plante au coin du bec avec désinvolture. Puis, s'adressant à la femme en anglais :

— Salut Emma. Dis donc, ça fait un bail, pas vrai ?

Nerveuse, la femme se tourne vers l'Américain blond et passablement bovin :

— Qu'est-ce qu'il dit ? Qui c'est, ce type ?

— Paie-moi un verre et présente-moi à tes amis ! insiste le saxophoniste.

— Pourquoi il t'appelle Emma ? demande l'Américain qui a du mal à suivre l'échange.

La jeune femme chiffonne un mouchoir entre ses doigts comme pour tenter de le réduire en lambeaux.

— J'en sais rien, moi, il est bourré. Dis-lui de partir.

L'homme se lève, hésitant, et prend Thompson par le bras comme on le fait avec un poivrot que l'on veut calmer.

— Vous faites erreur, mon vieux, cette dame...

— Y'a pas d'erreur, mec. Dis donc, Emma, t'es devenue sacrément snob pour une putain...

— Fumier !

Cette injure crachée entre les dents sera le dernier mot prononcé par

la belle brune qui empoigne furieusement son sac à main, se lève et gagne la sortie en renversant des chaises et des verres sous les regards incrédules de ses compagnons qui démarrent tardivement dans son sillage.

Alors le musicien éclate de rire. Il allume enfin sa cigarette à l'aide d'une pochette d'allumettes que lui tend Fats Nelson, placé derrière lui.

— Tu étais là, toi ? s'étonne le saxophoniste.

CHAPITRE 12

Le pianiste avait le regard fixé sur cet orage qui commençait à gronder. Les éclairs lui fichaient la trouille. Pradal lui frappa légèrement sur l'avant-bras pour en finir avec le récit de la dernière soirée de Thompson.

— Et après ?

— Après, Thompson a bu comme un trou et il s'est contenté d'assurer le coup. Mais sans inspiration, comme si ça n'avait plus d'importance.

— Cette femme, vous pourriez la reconnaître ?

— Peut-être. Elle faisait tout un cirque pour qu'on la remarque. Ça doit être une artiste ou quelque chose comme ça.

— Oui... possible.

Un silence vaguement gêné s'installa entre les deux hommes alors que les premières gouttes de pluie tachaient le bois de la table.

— Vous jouez avec qui, maintenant que Thompson est mort ?

— Avec mon train.

Au moment où Nelson prononçait ces derniers mots, des trombes d'eau s'abattirent sur Viroflay et les deux hommes gagnèrent vivement l'abri qu'offrait la véranda. Pradal frissonna et posa sur le rebord de la fenêtre sa boîte de bière.

— Je reviendrai, Nelson, et je vous demanderai peut-être de reconnaître cette femme.

— C'est vous le patron.

L'inspecteur risqua un œil en direction du ciel, évalua le chemin qu'il lui restait à accomplir pour retrouver la gare et proposa :

— Vous me faites fonctionner votre train ?

Nelson lui indiqua l'escalier en souriant.

L'inspecteur, de retour de Viroflay, se campa, mains sur les hanches, devant la façade du Blue Parrot niché dans une petite rue du Sentier. En fait, il découvrait l'endroit car Pradal était du genre à savourer son plaisir de jazeux en solitaire, chez lui, un casque sur les oreilles. La vieille porte de métal n'était pas fermée à clef. Il

la poussa et pénétra dans une salle aux décrochements compliqués. Le bar était situé dans un renfoncement sur la droite et deux niveaux permettaient aux spectateurs de se répartir de façon harmonieuse. Quand il parvint au bar – éclairé seulement par une lampe à abat-jour – un spot bleu accrochait un groupe de trois personnes en discussion sur la scène.

Un pianiste aux cheveux blonds indiquait une intro à la femme de ménage de l'hôtel Iris qui avait troqué sa blouse pour une robe noire toute simple. Un homme de 40 ans en blouson de cuir descendit du plateau et s'installa sur une chaise puis la jeune fille commença à interpréter *Round Midnight*.

Pradal, accoudé au bar dans une semi-obscurité, n'en perdit pas une note. Quand la jeune fille en eut terminé avec le chef-d'œuvre de Monk, l'homme en blouson de cuir se leva et hocha la tête, pas mécontent.

— Tu essaieras les trois prochains mercredi soir, pendant le break de Barney. Ça te va ?

— C'est super, monsieur Osmond !

Le propriétaire éclata de rire et se tourna vers le bar qu'il rejoignit en quelques pas. Il découvrit alors Pradal.

— Vous désirez quelque chose ?

— Je suis venu pour vous payer à boire, répondit Pradal. On appelle ça de la corruption de fonctionnaire mais comme vous n'êtes pas fonctionnaire, ça n'a pas d'importance.

L'homme l'entraîna sans rien répondre derrière le bar et leur versa deux verres de Bourbon.

— Vous êtes policier, n'est-ce pas ?

— Bien vu.

Et Pradal recommença encore une fois son laïus concernant la mort de Thompson, son enquête et ses doutes.

— Okay, mais en quoi puis-je vous aider ?

— J'ai remarqué de nombreuses photos de célébrités accrochées dans l'entrée. Pour-riez-vous rechercher dans votre stock celles du 15 mars. La femme dont parle Nelson a peut-être été photographié... si elle est célèbre, pour une raison ou une autre.

— Être célèbre n'est pas un critère, il arrive au photographe de tirer le portrait à des filles qui lui plaisent, tout simplement.

Disant cela, le gérant tira vers leur table un carton rempli de clichés comportant au verso le nom des personnes représentées et la date de la prise de vue. Osmond commença à fouiller.

— Le 15 ?

— La nuit du 15 ou le 16 au matin, tout dépend si vous êtes pressé d'arriver au lendemain, précisa Pradal.

— Vous n'avez pas l'air pressé, vous ?

— Effectivement. Remuer des tonnes de merde sans avoir l'assurance que justice soit faite n'est pas très exaltant.

— Allez, faites pas la gueule, il nous reste le jazz. Je fais des prix sur le coffret espagnol de Chet Baker, vous seriez preneur ?

— J'en prendrais même deux. Alors, ce 15 mars ?

À ce moment précis, Osmond sortit délicatement trois clichés.

— Suffit de demander.

Les deux hommes se penchèrent sur les photographies représentant une femme et deux hommes attablés.

— Cette fille et les deux types ont l'air de correspondre à votre description, la photo est datée du 15... et en plus j'ai l'impression de connaître cette fille... voilà : Diana Roberts.

L'inspecteur leva un œil torve vers le propriétaire des lieux.

— Qui est-ce ?

— Une chanteuse de variétés assez connue aux États-Unis, un peu le genre Linda Ronstadt. Elle va se marier avec un homme politique, comme disent les gazettes.

— Mais qu'est-ce qu'elle fichait dans votre gourbi ? C'est pas pour dire du mal du Blue Parrot, mon vieux, mais...

— Ça va, ça va. En réalité, je fais la moitié de mon chiffre avec les Américains. Les musiciens US qui passent ici rentrent aux États-Unis et font une pub démente pour la boîte. Le Club, boudé par les Français, est un lieu à ne pas manquer pour les Ricains en visite.

— D'accord, ça se tient. Vous pouvez me prêter cette photo ?

Osmond lui tendit l'image et les deux hommes pivotèrent au même moment vers la scène pour regarder la femme de ménage qui démarrait sur *Down in Mississippi* les mains jointes sur la poitrine.

Retourner à Viroflay pour faire identifier Diana Roberts par Fats Nelson aurait exigé une énergie que Pradal ne possédait plus à cette heure de la journée. Il gagna en métro son atelier de la rue de Tolbiac et, par téléphone, fit une description méticuleuse de Diana et de ses acolytes à l'intention de Nelson qui confirma : Emma et Diana Roberts étaient bien une seule et même personne.

Puis l'inspecteur décida de se faire inviter à dîner. Mobati, qui nourrissait ses pigeons sur la terrasse, mit quelque temps avant de répondre mais approuva de suite la suggestion. Il attendait Pradal de pied ferme, une choucroute s'offrait même à lui s'il apportait la bière.

Un peu plus tard, sur la terrasse qui dominait Bagnolet et l'autoroute, Pradal put enfin souffler en se mêlant aux pigeons de la volière. Il attirait leur attention à l'aide de petits bruits de succion produits par sa langue frottant son palais. L'un des oiseaux

vint même picorer dans sa main. Par la porte-fenêtre, Pradal pouvait voir Mobati qui claudiquait autour de la table de salle à manger, répartissant les couverts et les serviettes. Mobati indiqua du menton la chaîne hi-fi :

— Question à dix centimes : qu'est-ce que tu entends ?

Pradal se rapprocha de la porte vitrée, pénétra dans la pièce et tendit l'oreille.

— *Alone Together* ?

— Okay, mais encore ?

L'inspecteur fronça les sourcils puis, inspiré :

— À mon avis c'est Mobley qui tient le sax, il doit s'agir des Messengers. C'est un *Live*, non ?

— Oui, au Café Bohémia. Du coup, tu as gagné ce magnifique objet d'art.

Ce disant, il tendit à Pradal une revue en couleurs appartenant à la presse féminine. Celle-ci était ouverte à une page présentant une photo grand format de Diana Roberts.

— Elle épouse un sénateur américain dans deux mois, expliqua Mobati.

L'inspecteur qui parcourait déjà l'article en diagonale releva le nez :

— On tient quelque chose, non ?

— Oui, ça commence à sentir mauvais, c'est plutôt bon signe.

— Elle aurait eu peur de Thompson ?

— Tout est possible. Regarde sa bio, c'est du cousu main. Tellement parfaite qu'on n'y croit pas une seconde.

— Attends, je suis en plein dedans.

Pradal s'était assis sur un canapé de velours et lisait entre ses dents, commentant au fur et à mesure.

— Oui, je vois ça : élevée à la campagne, des parents modestes mais dignes, attention les yeux... études correctes et brusquement la gloire. Y'aurait comme un trou d'une dizaine d'années dans ce roman photo !

— Thompson n'a pratiquement pas bougé d'Oakland avant de débarquer en Europe. C'est là qu'il faut chercher.

— Je pourrais expédier la photo de Diana aux flics d'Oakland et Frisco...

— Remarque, elle a pu changer, se teindre les cheveux, se faire retoucher le nez, les pommettes...

— Thompson l'a reconnue, lui... dis donc, je pense à une chose...

— Moi aussi : tu as fouillé les fringues de Thompson à l'hôtel ?

L'inspecteur baissa le nez, un rien piteux.

— Pas vraiment, j'ai pas osé y toucher dans le détail.

— Ouais, t'étais concentré sur le sax, mon salaud, le railla Mobati.

Un sourire d'enfant s'épanouit sur le visage de Pradal.

— Et alors ? Pièce à conviction, camarade. Il faut que je retourne là-bas.

— Ça attendra demain, dînons d'abord.

Les deux hommes se disposèrent de chaque côté de la table et entreprirent de faire honneur à la choucroute préparée par Mobati. Celui-ci leva sa fourchette pour attirer l'attention de son ami :

— Au fait, tu devrais peut-être prévenir Maman, non ?

— Je savais bien que j'oubliais une corvée.

L'inspecteur s'essuya la bouche et tira le téléphone vers lui. Il composa un numéro et attendit en picorant des tranches de saucisse :

— Allô, Maman ? C'est Pradal.

— Bonsoir Inspecteur. J'allais passer à table.

— Ce ne sera pas long. Je voulais vous prévenir que je vous envoie dès ce soir un rapport sur l'affaire Thompson, le musicien américain mort dans...

— Je savais que vous commenceriez par celui-ci. Bon, entendu, j'attends ce rapport. Rien d'autre ?

— Si. J'ai besoin de contacter la police d'Oakland et donc d'utiliser le matériel de la Préfecture. À qui dois-je m'adresser ?

— Mortier.

— Vous rigolez : c'est la haine entre Mortier et moi.

— Inspecteur, c'est maintenant la haine, comme vous dites, entre vous et tous les flics de la Préfecture. Vous passerez par Mortier car je l'ai prévenu que vous pourriez avoir besoin d'aide dans vos enquêtes. En principe, il filera droit.

— Bon, si vous le dites.

— C'est ça : je le dis. Bonne soirée, Inspecteur.

— Bonsoir Maman.

CHAPITRE 13

Le lendemain un soleil frileux enveloppait le boulevard de Rochechouart quand Pradal émergea du métro Pigalle. Il remonta la rue de Steinkerque alors que les premières prostituées prenaient leur faction. Dans le hall d'entrée de l'Hôtel Iris, le patron s'évertuait à faire briller avec un pan de chemise une poignée de porte délaissée par les femmes de ménage. Il se retourna au bruit des pas.

— Ah, c'est encore vous ! Dites donc, vous commencez tôt.

— Oui, je suis plutôt du matin. J'aimerais revoir les effets de Thompson. Vous les gardez toujours ?

— Hé oui, tant que la frangine paie pas les frais d'expédition. Où voulez-vous que j'installe ça ?

— La chambre 14 est libre ?

Le gérant se tourna vers son tableau et répondit instantanément :

— Non, pas cette fois-ci. Vous voulez la 16 ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Bon, je vais chercher les fringues dans le coffre et je vous retrouve dans la 16.

L'inspecteur gagna sans hâte la chambre 16, identique à la 14 mais dépourvue du paraphe de Monk et proposant un papier peint à dominante verdâtre.

Le gérant de l'hôtel le rejoignit en soufflant et remit à Pradal les effets de Thompson.

— Laissez-moi la clé, je vous redescendrai le paquet quand j'aurai terminé.

— Non, non, je reviendrai fermer.

Pradal haussa les épaules et recommença à éparpiller les vêtements modestes de Thompson et ses rares possessions. Cette fois-ci, l'inspecteur négligea les vêtements et n'ayant pas de saxophone à dérober se concentra sur un vieux portefeuille qui glissait, coincé qu'il était dans un pull roulé en boule. Quand il l'ouvrit, un ensemble de cartes d'identité, permis de conduire, et autres permis de séjour glissa à terre. Tout au fond du réduit de

cuir, 3 photos jaunissaient inexorablement. Deux d'entre elles représentaient Thompson en compagnie d'un musicien, les deux hommes présentant leurs instruments en évidence sur leurs genoux, mais la dernière proposait le portrait d'un couple : Thompson enlaçant Diana Roberts. Celle-ci comptait bien vingt ans de moins mais la forme de son visage ne pouvait mentir.

— C'est la mère Roberts, version ravageuse campagnarde glissa Pradal entre ses dents.

Il retourna le cliché et découvrit cette simple inscription manuscrite :

— Emma et moi, Frisco, 1965.

Pradal grogna, remit toutes les cartes en place et empocha le cliché.

Pénétrer dans la Préfecture constituait, étant donné les circonstances, un chemin de croix pour l'inspecteur. Il s'obligea, néanmoins, à franchir le porche sous l'œil glacial des policiers en tenue et grimpa vivement au 3^e étage pour limiter les rencontres embarrassantes. Il reprit son souffle devant la porte du bureau de Mortier qui dirigeait depuis 3 ans maintenant la Criminelle. Puis il frappa contre le panneau et ne recevant aucune réponse, pénétra dans la pièce.

Le commissaire principal Mortier – un chauve de 45 ans accusant quatre-vingt-dix kilos mal répartis – arborait ce jour-là une cravate rose à pois verts sur une chemise saumon. Le fin du fin en matière d'élégance. Il leva les yeux à l'entrée de Pradal, délaissant un dossier copieux posé devant lui.

— On ne vous a jamais appris à frapper ?

Un long sourire anima Pradal.

— Toujours cette bonne vieille déformation professionnelle, Mortier : frapper, frapper, frapper...

— Un jour, je m'occuperai personnellement de votre cas, Pradal !

— Ne dites pas de bêtises : vous avez vu dans quel état vous êtes ?

Mortier se dressa sur ses courtes pattes, le visage empourpré.

— Celle-là, vous ne l'emporterez pas au paradis.

— J'ai un faible pour le purgatoire. Si on parlait boulot ?

— Vous appelez ça du travail, vos misérables enquêtes de merde ? s'amusa le Principal.

— À chacun sa spécialité : vous vous épuisez en conférences de presse et moi je remue le purin.

Le commissaire Mortier se tourna vers la fenêtre, mains dans les poches et, sans se retourner demanda :

— Et vous croyez pouvoir grimper dans la hiérarchie avec un

choix aussi débile ?

— Par pitié, ne vous inquiétez pas pour moi. Tenez, j'ai un cliché pour nos collègues d'Oakland et San Francisco.

Disant cela, Pradal tendit au commissaire la photographie représentant Thompson et Emma. Mortier la saisit, y jeta un coup d'œil et, la moue dégoûtée, laissa choir l'image sur son bureau.

— Qui est-ce ?

— Une chanteuse américaine.

— Et le nègre ?

— L'homme de couleur est un musicien de jazz balancé sous une rame de métro.

— Vous avez des questions précises à poser ou vous travaillez dans le génie, comme d'habitude ?

— J'ai besoin de connaître le maximum sur la fille. Ses antécédents, ses lieux de résidence, ses jules. Mes coordonnées sont inscrites au dos de la photo.

Mortier soupira, effondré par l'ampleur de la tâche dont il chargerait sa secrétaire.

— C'est la première et la dernière fois que je fais ça pour vous, Pradal. Ça me débecte de jouer les bonniches pour une donneuse.

— Je répéterai ces paroles de paix à Maman. Il appréciera.

Mortier piqua son fard, reprit position dans son fauteuil et, sans relever la tête, aboya :

— Foutez-moi le camp !

Pradal gagna la porte en souriant et piqua un sprint pas très courageux en direction de la sortie. Dès cet instant, alors qu'il rejoignait à pied son atelier, il sut qu'il aurait besoin de mouiller Maman. Avec une Américaine en ligne de mire, il convenait d'ouvrir son parapluie.

Parvenu dans l'atelier de poterie, un désir de rangement l'habita d'emblée et, en bras de chemise, l'inspecteur entreprit d'effectuer un ménage de première urgence. Sur ces entrefaites, le garçon de café qui officiait au bar du coin lui apporta deux sandwiches et un demi de bière commandés en passant devant l'établissement. Pradal opéra un break-repas dans son travail et avala ses deux sandwiches sans trop faire attention à ce qu'il engloutissait. Puis, la dernière bouchée dans le bec, il composa le numéro de la Préfecture et s'enquit auprès de la secrétaire de Mortier de l'état d'avancement de sa demande...

— Le Principal vient de recevoir la réponse des Américains. Je vous envoie un motard chez vous ou dans votre boutique ?

— À la boutique. Merci de faire vite.

Pradal raccrocha et forma le numéro de Maman. Le Haut Fonctionnaire vint aussitôt en ligne :

— Oui ?

— Pradal. J'ai avancé sur le musicien noir et j'ai une Américaine dans le coup. Si vous pouviez passer ce soir, ça m'arrangerait, car j'attends des informations dans l'heure qui vient en provenance d'Oakland.

— Vous êtes passé par Mortier ?

— Oui, mais la mort d'un musicien n'est pas de nature à l'émouvoir. Surtout un Noir.

— Allez-y doucement avec lui. Je passerai à votre atelier vers 22 heures. Ça ira ?

— C'est parfait.

Ils raccrochèrent simultanément et Pradal entreprit d'attendre le motard en vidant les dernières gouttes de son demi de bière. Dans la rue, un crachin serré se plaquait par vagues contre la vitre de la boutique.

L'inspecteur frissonna et alluma sa lampe de travail. Puis il ouvrit son four et prépara à la cuisson deux vases aux formes épatées.

CHAPITRE 14

— De la part du Principal, annonça le motard ruisselant, en tendant une enveloppe matelassée à Pradal.

L'inspecteur déchira l'enveloppe et mit à jour une cassette audio. Il lui fallut un moment pour pêcher sur une étagère un lecteur de K 7 de marque japonaise. Il introduisit l'envoi de Mortier dans le magnéto et appuya sur la touche « lecture ». La voix grasse du Principal prit consistance dans l'appareil :

— La réponse des Américains, Pradal. Comme j'ai affaire à un sous-développé qui ne comprend pas l'anglais, ma secrétaire a traduit la réponse des cow-boys. Salut, donneuse !

— Fumier, grommela l'inspecteur.

Sur la bande, des bruits de chaises, de feuillets froissés se firent entendre puis la voix claire de la secrétaire prit le relais de celle de Mortier.

— Bonsoir, Inspecteur. Alors, on y va... Police d'Oakland à Commissaire Principal Mortier. La femme représentée sur la photo est fichée aux services de police de la ville depuis 1962 sous le nom de Emma Wisniak, née à Memphis, d'origine polonaise. Appréhendée à cinq reprises entre 1962 et 1970. Trois fois pour racolage sur la voie publique. En 1969, une inculpation pour usage de stupéfiants, condamnée à 6 mois de prison. Peine purgée à la prison pour femmes de Sacramento. Arrêtée en 1970 pour le même motif, relâchée après avoir passé des aveux et dénoncé trois drogués. Parmi ceux-ci deux musiciens de jazz, Arthur Hanley et Ray Thompson. Emma Wisniak a disparu de la ville à la même date, aucune autre inculpation. Si informations sur Wisniak, merci de nous les faire parvenir. Voilà, c'est tout. Bonsoir, Inspecteur.

Pensif, Pradal laissait la cassette se dévider. Il reprit contact avec la réalité, pressa la touche « arrêt » et commença à siffloter *All of me*, dissimulant avec peine sa satisfaction.

Puis il prit sa place derrière la table, ouvrit le dossier Thompson et commença à rédiger un mémoire en consultant les notes accumulées. Dans son dos, la poignée de porte tourna silencieusement, le panneau vitré pivota. Un frottement de tissu

alerta l'inspecteur, il pivota, l'arme à la main, en direction d'une silhouette sombre obstruant la lumière. Maman leva mollement la main en signe de bienvenue.

— Merde, vous pourriez prévenir, j'ai le cœur fragile ! s'emporta Pradal.

Maman ricana avec distinction, attira une chaise à lui et prit place dans un coin sombre de l'atelier.

— Vous n'imaginez pas un cambriolage dans votre taudis, Inspecteur. Qu'y aurait-il à emporter d'ailleurs ? Des paperasses consacrées à des misères ordinaires et quelques œuvres mineures relevant de l'art du potier...

— Mineures, mineures, c'est vite dit !

Maman tira une Rothmans de son porte-cigarettes et l'enflamma, souriant de la remarque faite par Pradal.

— Ça risque d'être un peu long, l'avertit celui-ci.

— J'ai tout mon temps, répliqua Maman.

Et il se cala sur sa mauvaise chaise en soufflant sa fumée au plafond.

Pradal soupira, ouvrit le dossier Thompson et le fit glisser vers son interlocuteur.

— Voilà le dossier. Vous pouvez aussi écouter cette cassette.

Maman hocha la tête et commença à lire.

Dix minutes plus tard, la position géographique des deux hommes avait quelque peu évolué. Maman avait reposé le dossier et croisait ses mains manucurées sur ses genoux ; quant à l'inspecteur, il se tenait devant la vitre cathédrale et regardait tomber la pluie contre le verre épais.

— Vous n'avez pas amassé grand-chose dans ce dossier, Inspecteur, commença Maman. Un tissu de présomptions, certes, mais aucune certitude. Dans un cas comme celui-ci vous connaissez ma devise : pistez la drogue.

— La drogue, la drogue, c'est pas avec dix grammes de poudre dans une salle de bains que je vais émouvoir la brigade des stupés. Quant à Dany, c'est un tocard, un dealer de 3^e catégorie. Non, ce que je pressens derrière tout cela, c'est une histoire d'amour qui a mal tourné, une trahison infamante et la panique d'une femme qui se retrouve confrontée à un fantôme.

Maman soupira, étira sa structure fragile et gagna le fond de l'atelier, flattant le four comme s'il l'avait lui-même fabriqué.

— Nos amis américains commencent à se fatiguer de la pourriture de leurs dirigeants, Inspecteur. Ils ont souffert avec le Watergate, ensuite, ils ont dû digérer la mort de cette misérable secrétaire à Chappakidick. Tout le staff Kennedy était mouillé dans cette affaire. Ils se sont couverts mutuellement, c'était rien moins

qu'hallucinant. Et aujourd'hui, vous vous apprêtez à leur dire que le rapporteur du budget au Sénat va épouser une prostituée qui a tué un nègre sur un quai de métro. J'ai peur pour leurs nerfs, voyez-vous.

— Ça se soigne, merde. Même le dernier des clochards a droit à la justice. C'est une de vos phrases, Maman, vous vous en souvenez ?

Maman soupira en tirant sur ses boutons de manchette. Le fonctionnaire avait horreur qu'on lui rappelle ce genre de détail.

— Vous savez marcher sur des œufs, Inspecteur ?

— Avec des bottes en caoutchouc, je peux faire des miracles, s'amusa Pradal.

— Alors, achetez des bottes.

— Merci, Maman, vous m'êtes d'un grand réconfort.

Maman s'étira dans la pénombre. Il vérifia son pli de pantalon et, la voix agacée, laissa tomber :

— Cessez avec vos « Maman » à tout bout de champ !

— Vous préférez Lulu ?

— Comment savez-vous...

— Je ne suis pas un mauvais flic, *Maman*.

Le fonctionnaire haussa les épaules, se détourna de Pradal et sortit dans la rue sans saluer l'inspecteur.

Celui-ci esquissa quelques pas de cha-cha : la fêrle de Maman commençait à lui peser. Puis il passa son imperméable, coupa la lumière et verrouilla de la rue la porte de l'atelier. Le soir était calme, quelques lumières bienveillantes trouaient l'obscurité. Un groupe de jeunes gens bringueurs passa près de Pradal en chahutant. L'unique fille lui lança la voix gouailleuse :

— Alors pépère, on fait des heures sup ?

Il y avait du vrai dans cette apostrophe et Pradal ne releva pas le propos. Il allongea le pas et pénétra dans la station de métro la plus proche. Son passe à la main, il s'inséra entre les plots métalliques et descendit sur le quai.

La station était vide et une dizaine de sièges en plastique rouge lui tendaient les bras. Il se laissa choir sur l'un d'eux, se passa la main sur les yeux, fatigué. Enfin, il releva la tête et son regard morne croisa l'écran de vidéo intérieure situé en début de quai. Il détourna le regard et s'intéressa à une affiche Éram de qualité moyenne. Puis ses yeux se portèrent à nouveau vers l'écran. Un travail laborieux s'opéra dans sa tête cotonneuse. Il se dressa soudain, l'œil braqué sur l'image vidéo et se frappa le front du plat de la main.

— Bon Dieu, mais je suis con ! C'est pas vrai, ça.

Il consulta immédiatement sa montre, tapa du pied et reprit sa

place sur son siège.

CHAPITRE 15

Christine Pourrat, 33 ans, avait gravi tous les échelons dans la hiérarchie de la R.A.T.P. Cette ascension, facilitée par un chagrin d'amour inconsolable à l'âge de 22 ans, avait encouragé la jeune femme à s'investir dans le travail plutôt que dans la famille. Des aventures d'un soir se présentaient parfois que Christine ne repoussait pas. Il faut savoir penser à l'hygiène. D'autres se prolongeaient un peu plus quand l'homme l'intriguait ou savait la faire rire. Elle s'était entichée d'Alex Pradal jusqu'au jour où, pensant s'attacher, il avait coupé les ponts comme seul un gougeât peut le faire : sans explication.

Dans le cadre de son travail, Pradal ne pouvait cependant se priver des services que pouvait lui rendre Christine. Il s'arrangeait alors pour discuter avec sa secrétaire ou bien téléphonait, d'une voix pressée, afin de ne pas s'exposer au ressentiment légitime de la jeune femme.

Ce matin-là, cependant, l'urgence de sa requête nécessitait sa présence au siège de la R.A.T.P., quai des Grands-Augustins.

On le fit patienter 15 minutes avant que la porte de Christine ne s'ouvre sur la belle rousse. Celle-ci, vêtue d'une robe émeraude et mi-longue, toisa l'inspecteur en imprimant à son regard tout le dédain possible. Elle y parvint sans effort.

— Eh bien ne restez pas planté dans le couloir, Inspecteur Pradal ! Entrez.

Pradal bredouilla un vague bonjour et pénétra dans le bureau meublé en teck.

Les ex-amants se dévisagèrent durant quelques siècles puis l'inspecteur, regardant ailleurs, remarqua :

— Tu as l'air en pleine forme, Christine.

— Quand j'ai rendez-vous avec un con, je me sens plus forte. Tu comprends ?

— Écoute, tu ne vas pas remettre ça !

— Remettre quoi ? J'ai pas eu droit à la parole jusqu'à présent. J'avais simplement à fermer ma gueule pendant que le héros repartait vers de nouvelles aventures.

Pradal se laissa choir sur une chaise, écarta les bras et adopta l'attitude d'un teckel pris en faute.

— Bon d'accord, je m'excuse. Je m'excuse dix mille fois, je suis un immonde salaud. Ça va comme ça ?

Elle avait saisi une règle de sa main droite dont elle frappait la paume de sa main gauche. Clac, clac.

— T'es vraiment gonflé, Alex, tu débarques six mois plus tard, tu dis je m'excuse et moi je devrais sourire et te taper sur l'épaule en pouffant : ha, ha, on s'est bien marrés quand même !

Alex se passa la main sur les yeux. Il n'était pas fait pour les scènes de ménage. Il reprit d'une voix douce :

— Tu t'en sors, Christine, ça va quand même ?

— Pour le sexe, c'est facile : suffit de se coller un truc en plastique dans le cul et ça fait l'affaire...

— Parle pas comme ça !

— Je parle comme une femme abandonnée. Quant aux sentiments je m'en sors en te regardant comme tu es vraiment, là, devant moi, dans ton imper minable avec ta culpabilité de pacotille. Quand je te vois comme ça, je me dis que j'ai eu du pot, finalement. Tu aurais pu me faire un gosse. Tu imagines le monstre ? Au fait, qu'est-ce qui t'amène ?

— Je viens pour le boulot, Christine.

— Évidemment, répliqua-t-elle amèrement. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Disant cela, elle prit place derrière son bureau de bois verni et tripota nerveusement. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Les cassettes vidéo, vous les conservez quelque part ?

— Bien sûr, celles de cul surtout, je m'astique avec à la veillée !

— Les cassettes de quai, reprit patiemment Pradal.

— On conserve les enregistrements deux semaines, après on les recale pour réenregistrer par-dessus !

— Merde !

— Ne sois pas modeste : tu peux t'en sortir, avec les cours du soir.

Fébrile, Pradal ne tint pas compte de l'interruption.

— Écoute, je suis intéressé par une cassette qui date de trois mois, celle sur laquelle ont été enregistrés des mouvements de quai au moment de la mort de mon client, le jazzman noir...

— Celui pour lequel tu as demandé une rame à Béatrice ?

— C'est ça.

— Là, c'est différent. En cas d'accident, on les transmet à la police qui les réquisitionne comme pièces à conviction. De toute façon, tu ne verras pas grand-chose car les enregistrements sont de mauvaise qualité.

— T'inquiètes pas. Le tout, c'est de savoir qui chercher sur l'image et moi je sais qui chercher. Tu te souviens du responsable de l'enquête, à l'époque ?

— Tu m'emmerdes, Pradal. Lève-toi, tire le tiroir gris et cherche le dossier qui t'intéresse.

Pradal s'exécuta et tira du meuble métallique un dossier rose. Il s'apprêta à l'ouvrir :

— Touche pas, c'est mon dossier, le freina Christine.

Elle le lui prit des mains et consulta les feuillets serrés dans le carton :

— Voilà. La cassette a été transmise-à l'inspecteur Lortie, il fait partie de l'équipe de ton grand ami Mortier.

— Seigneur, j'ai vraiment pas de bol !

— Bon, c'est tout ? demanda la jeune femme en refermant le dossier.

Pradal piétina sur place et, finalement, lança d'une voix incertaine :

— Heu... si on dînait ensemble ?

Un sourire mandarin étira les lèvres de Christine qui, d'une main habile, lui projeta son cendrier dans l'entrecuisse.

Pradal, campé sur ses jambes tel une statue tutélaire, contemplait du quai Saint-Michel la façade des locaux de la Préfecture de Police. Il savait qu'en se présentant au quai des Orfèvres, il pénétrait en territoire ennemi ; néanmoins sa connaissance des lieux pouvait lui permettre de faire vite, ce qui, dans son cas, représentait une nécessité.

Il gagna le porche à grandes enjambées et s'évertua à saluer d'un coup de menton les agents en tenue qu'il croisait. Au rez-de-chaussée, deux inspecteurs d'une cinquantaine d'années le regardèrent passer, la bouche ouverte. Pradal gagna rapidement l'étage qui conduisait au bureau du Principal Mortier. Puis, disposant son imperméable sur son épaule, il adopta l'allure paisible d'un mec qui attend quelqu'un. Il parvint ainsi devant une salle de réunion séparée du couloir par une vitre. Derrière la vitre, Mortier, en bras de chemise et cravate orange, tenait un conseil de guerre autour d'une table ovale qui regroupait 6 inspecteurs. Apoplectique, le commissaire tapait du poing sur la table. L'un des policiers échangea quelques mots, inaudibles du couloir, avec Mortier, puis sortit en laissant la porte entrouverte. Pradal se rapprocha pour entendre :

— Vous êtes vraiment des tocards, beuglait Mortier, vous planquez à trois et pas un seul d'entre vous ne pense à couvrir le

toit. Mais qu'est-ce que vous avez dans le ciboulot ? De la merde, c'est ça ? Brava a déjà buté trois mémés, il va m'en servir une quatrième au petit déjeuner et vous savez que j'aime pas qu'on me gâche mon petit déjeuner. Après, ce connard du Ministère va débarquer et c'est mon repas de midi qu'il va foutre en l'air.

Mortier s'essuya le front à l'aide d'un mouchoir bariolé. Autour de lui, les têtes se baissèrent à l'unisson. Le flic replet se tourna vers l'un de ses adjoints moustachu.

— Lortie, c'est toi qui avais suivi l'affaire Spengler l'année dernière ?

— Oui monsieur.

— On a quelque chose de sérieux sur Spengler ?

— Seulement des cassettes de filature, concéda Lortie.

— C'est mieux que rien. Je suis certain qu'à un moment donné ce fumier de Brava prendra contact avec Spengler.

Dans le couloir, Pradal se figea puis, faisant volte face, il redescendit l'escalier quatre à quatre. Parvenu au rez-de-chaussée, il poussa la porte indiquant « Archives » et se retrouva face à un nouvel escalier qu'il emprunta vivement.

Au sous-sol, une femme d'une quarantaine d'années portant des lunettes d'écaille et des vêtements sombres montait la garde derrière un bureau métallique lui-même disposé face à des rangées d'étagères dressées jusqu'au plafond. Des cassettes, des livres et des dossiers étaient disposés sur ces étagères.

Pradal, singeant l'excitation, se précipita vers la femme en déchiffrant sans en avoir l'air la plaque d'identité posée devant elle sur le bureau.

— Salut Jeanine, Mortier fait sa crise : il demande que vous lui montiez les cassettes sur Spengler en quatrième vitesse.

Le visage maquillé se fendilla.

— Mais... mais je ne peux pas quitter le service, je suis toute seule !

— Je tiendrai la boutique pendant votre absence. Grouillez-vous...

Jeanine Courtois se fit alors hésitante et vaguement soupçonneuse, le crayon levé vers Pradal.

— Vous travaillez à la Crim' ? Je ne vous ai jamais vu !

— J'étais détaché à Toulouse, expliqua Pradal, je viens de rentrer. Voilà ma carte, vous êtes rassurée ?

Disant cela, Pradal tendait vers le garde-chiourme sa carte barrée de bleu et de rouge. La femme se détendit enfin et entreprit de se lever.

— Bon, d'accord, mais vous ne laissez personne fouiner là-dedans. Rolland et Cervetti m'ont foutu le bordel la semaine

dernière. Il m'a fallu trois jours pour tout ranger.

Pradal contourna le bureau.

— Je serai implacable, ne vous inquiétez pas.

Courtois lui céda sa place et partit comme une flèche chercher les cassettes Spengler. Puis elle repassa devant lui.

— Je me dépêche.

— Okay, Jeanine, et soyez polie avec le grand manitou.

Elle disparut dans l'escalier. Aussitôt, Pradal se précipita vers les rayonnages. Dans la troisième travée, il repéra le sigle R.A.T.P., ses doigts se mirent à courir fébrilement sur les tranches des V.H.S. La cassette Thompson était bien là. Il s'en empara, la glissa dans sa poche de veste, rafla son imper sur le bureau et se dirigea vers l'escalier. Pressé de quitter les lieux, il oublia de jeter un coup d'œil dans le couloir du rez-de-chaussée et c'est comme ça qu'il se retrouva nez à nez avec Besson et Tricart, deux flics hargneux qu'il savait amis intimes de Franquin, le meilleur copain des prostituées.

— Pradal, ma balance préférée ! beugla Tricart.

— Tu manques pas d'air pour te pointer ici, mec, surenchérit son compagnon.

Leurs masses imposantes barraient le chemin à Pradal qui comprit dans l'instant que les difficultés commençaient.

— Je reviens de chez Mortier, laissez-moi passer !

Tricart posa une patte rougeaude sur la poitrine de Pradal et le poussa en arrière.

— Viens donc voir par là !

Pradal s'emmêla les crayons et dut se retenir au bras du gros policier. Celui-ci resserra sa prise et avec l'aide de Besson le fit entrer dans une petite pièce chaulée, meublée d'une table et d'une chaise. Les sourires des deux inspecteurs s'élargirent et sur leurs torsos leurs chemises Adidas se tendirent. Besson portait une moustache de phoque et Tricart avait les cheveux coupés en brosse au ras du crâne. C'est à peu près à ce moment précis que Pradal se souvint d'avoir oublié son arme.

— Les collègues de ton commissariat avaient prévu une cérémonie d'adieu pour toi, Pradal. Paraît que t'es parti comme un péteux, c'est pas très sympa, s'amusa Besson.

— J'ai horreur du champagne, ça me file des maux d'estomac.

— Et ça, qu'est-ce que ça te file ? s'inquiéta Tricart en balançant une droite au foie que Pradal esquiva. Il ne vit pas arriver tout de suite derrière le pied de Besson qui s'écrasa sur son bas-ventre. Puis les deux policiers le travaillèrent méthodiquement en prenant bien soin de ne pas le marquer au visage. La correction dura cinq bonnes minutes pendant lesquelles Pradal s'évertua à ne

pas gémir. Il termina sur les genoux alors que les vengeurs démasqués soufflaient bruyamment au-dessus de lui.

— De la part de Franquin, tu te rappelleras, salope ? s'enquit un Tricart essoufflé.

Pradal, tordu et concentré sur sa douleur, ne prit pas la peine de répondre. Quand ils furent partis, il se tâta le torse, vérifia l'état de ses côtes. Tout paraissait en ordre. Il se traînerait des courbatures pendant trois jours mais ça n'irait pas plus loin. Puis il tâta fébrilement sa veste, la cassette était toujours en bonne place dans sa poche.

Pradal ne songea pas un instant à déposer une plainte à l'I.G.S. Sans marques de coups, sans témoin, il n'avait aucune chance. Et puis, il commençait à se complaire dans cette position de paria à l'intérieur des services, comme si, après coup, il éprouvait le besoin d'expiation, d'une façon ou d'une autre, sa « trahison ». Il ramassa son imperméable, se peigna d'un revers de main et mit le cap sur la sortie.

CHAPITRE 16

Habité par une fièvre impromptue, Pradal prit à peine le temps, une fois rendu chez lui, de se dévêtir pour enfourner dans son magnétoscope la cassette de quai de la R.A.T.P. Il fila vivement dans sa chambre et revint, chargé d'une loupe. Puis il s'installa dans un fauteuil et commença à visionner la cassette en vitesse normale.

Le musicien pénètre sur le quai, son étui à saxophone à la main. D'ultimes vapeurs d'alcool désertent sa tête noire et il peut enfin reprendre contact avec la vie ordinaire : un quai de métro, des jeunes gens chahuteurs, quelques poivrots assoupis, des dames chics sortant tout juste d'un théâtre. Alors qu'il attend la rame, la soirée lui revient en mémoire. L'apparition d'Emma, la tronche des musiciens quand il a démarré sur The Lady is a tramp puis cette stupide altercation près de la table. Il faut toujours qu'il en fasse trop. En fait il aurait pu se contenter du morceau et laisser pisser mais non, avec sa grande gueule, il n'a pu s'empêcher de la ramener. Bon, tout cela n'est pas si grave. Emma faisant maintenant partie des fantômes qui peuplent son théâtre intime. Tous ces traîtres. Après tout, il lui reste sa musique, ses fans et ses copains comme le vieux Fats. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ?

Le musicien se rapproche maintenant du bord du quai. C'est la mauvaise heure, celle où la fatigue lui serre les tempes, l'heure où il pénètre dans un monde qui n'est pas tout à fait celui du sommeil. Thompson attend la foutue rame qui prend son temps. Voilà qu'elle gronde dans le tunnel, deux lumières trouent la nuit souterraine. Le musicien jette un oeil panoramique et torve sur le quai : un visage accroche sa mémoire. Cette tête qui s'efface derrière un groupe de punks, quelque chose d'important, non, d'incongru plutôt, ce mec où est-il passé ? Il n'est plus là, de toute façon la rame pénètre dans la station. Une épaule frappe le dos de Thompson, l'étui à saxophone chute sur le quai, une femme crie et comme la mort étreint déjà le musicien, une pensée fulgurante traverse son cerveau : il sait qui l'a

poussé. Avec un fatalisme évident, le saxophoniste se murmure pour lui seul ces simples mots : ça te fait une belle jambe, mec, ouais, vraiment une belle jambe...

Pradal s'amusait avec sa télécommande, passant de la vitesse normale à l'accélééré puis se concentrant parfois à l'arrêt sur image. Il dut supporter l'apparition de plusieurs rames anodines qui déversèrent leur ration de voyageurs sur le quai. Alors que ses yeux commençaient à papilloter, requis par l'attention qui leur était imposée, il nota la présence d'une rame qui stoppait au milieu de la station. Des badauds se penchaient sur les rails, d'autres détaient vers la sortie. Il fit revenir en arrière la cassette et dévida le film jusqu'au moment où le train pénétrait dans la lumière. Puis il fit avancer la cassette image par image. Il vit Thompson, silhouette fugitive campée en bord de quai, un groupe de punks, des femmes bien habillées, des poivrots traînant derrière eux des sacs Tati. Enfin, la rame parvint au milieu du quai, la silhouette de Thompson devint floue. Pradal plaqua sa loupe sur l'écran et fit encore avancer quelques images.

— Bon Dieu, j'ai déjà vu ce type... murmura-t-il.

Il s'écarta du téléviseur et tâta fébrilement sa veste. La photo prise au Blue Parrot s'y trouvait toujours. Emma et ses deux compagnons. Pradal rafla un dévidoir de scotch qui traînait dans un tiroir et colla le cliché sur la bakélite du poste de télévision. Il passa avec sa loupe du cliché à l'image vidéo.

— C'est lui, c'est l'Américain en seersucker. Ma vieille Emma, t'es plutôt mal barrée, ricana Pradal.

Pressé maintenant, il se redressa, saisit le téléphone et commença un numéro familial.

— Maman ? C'est Pradal. J'ai une preuve, elle n'est pas en couleurs, mais elle vous plaira, j'en suis sûr.

*

**

Pradal donna rendez-vous à Maman à l'atelier de poterie et décida de s'y rendre à pied. L'inspecteur était heureux. Pour lui d'abord mais surtout pour Thompson : celui-ci ne méritait pas cette mort anonyme et hâtive inscrite à la rubrique « accidents » ou « suicides ». S'il parvenait à résoudre les dossiers confiés par Maman, Pradal pourrait peut-être choisir son affectation, s'éviter la Roche Migennes ou Bar-le-Duc.

Il poussa la porte de l'atelier, fit de la lumière car il était déjà 21 heures. Machinalement, il actionna la pédale du tour, brancha l'eau et flatta du pouce la courbe d'un col de vase. Puis il rangea cassette et photo dans le dossier Thompson.

À 21 h 05, Maman pénétra silencieusement dans les lieux. Il portait un smoking bleu nuit sous un imperméable anglais qu'il refusa de retirer.

— Bonsoir Inspecteur. Alors qu'avez-vous découvert sur cette cassette ? demanda-t-il, en s'asseyant.

— L'impresario américain qui accompagnait Diana-Emma au Blue Parrot. On le reconnaît bien et il porte toujours sa veste en seersucker...

— Ça n'est pas une preuve décisive, objecta Maman.

Pradal devint rouge comme une pivoine.

— Ben, merde alors ! Vous demandez une preuve, je vous apporte le garde du corps-impresario de cette pute polonaise sur un plateau et maintenant vous jouez les sainte-nitouche !

— Calmez-vous, Inspecteur. Vous m'apportez seulement la preuve qu'un homme ayant accompagné Diana Roberts dans une boîte est passé sur un quai de métro au moment où votre ami Thompson tombait sous un train. À l'heure qu'il est, connaissant les Américains et leur dynamisme juridique, je suis persuadé qu'il faudrait une armée d'enquêteurs pour prouver qu'il existe un lien quelconque entre eux.

Pradal se laissa choir sur un tabouret, contemplant son pouce terreux. Puis il dressa le menton, brusquement sauvage :

— Regardez la cassette, bordel ! On voit l'Américain se pencher au moment où Thompson fait le grand saut puis il relève la tête et son premier réflexe est de disparaître de l'image. Ne me dites pas qu'il s'agit d'une coïncidence.

Maman soupira avec emphase en rajustant son nœud papillon.

— Soit, j'en conviens. Mais ça n'est pas une preuve déterminante. En admettant que nous demandions une enquête aux Américains, ce type-là remettra l'affaire entre les mains d'un avocat. On ne pourra même pas interroger ce... comment déjà ?

— Cet enulé s'appelle Stanley, l'informa Pradal.

— Oui, Stanley. Il faudra se contenter de le voir nous narguer, abrité derrière une division de juristes comme un coq en pâte. Quant à la connexion Roberts-Stanley, qui est évidente pour vous, elle se limitera à quelques rencontres fortuites dans des dîners mondains pour eux.

— Bon, d'accord, dans ce cas on démolit la mère Roberts. On déterre son passé, on balance tout à la presse, on reconstruit son histoire d'amour avec Thompson, la dénonciation aux stup

d'Oakland, la rencontre au Blue Parrot et on agrafe Stanley au passage comme témoin. Refilez ce type-là à Mortier pendant une heure et quand il remontera de la cave, il sera prêt à jurer qu'il est l'enfant naturel de Jean XXIII.

Maman éprouva un haut le cœur distingué :

— Tsst, tsst, Inspecteur, je vous croyais plus élégant !

— Je perds mes bonnes manières devant les cadavres. Vous n'en voyez pas assez. Tenez, rincez-vous l'œil !

Disant cela, l'inspecteur s'était rapproché du dossier Thompson posé sur sa table et, saisissant les clichés représentant le musicien peu après sa mort, les avait jetés sur les genoux du haut fonctionnaire. Celui-ci posa un œil morne sur les bromures en se gardant bien de les détailler un à un. Il reposa l'ensemble sur le bureau et décida d'un ton définitif :

— Nous ne pouvons pas faire tomber Diana Roberts.

— Ah oui ? s'étonna Pradal. On prend des gants avec les putes, maintenant ? C'est nouveau, ça vient de sortir !

— Il ne s'agit plus d'une prostituée, vous le savez parfaitement. Il s'agit d'une chanteuse de variétés, future femme d'un sénateur soutenu par 95 % du Parti Républicain.

Pradal, écoeuré, s'était levé et, de rage, tournait carrément le dos à son interlocuteur.

— Vous vous dégonflez, celle-là c'est la meilleure ! Quand je pense aux discours que vous m'avez tenus avant le procès...

— Ne soyez pas amer. Vous avez fait du bon travail, vous avez notamment prouvé que Mortier est entouré d'incapables. Ça devrait vous réjouir, non ?

— Tu parles, Charles !

Maman se leva, réajusta son imperméable, vérifia la position de son nœud papillon et fit deux pas en direction de la porte.

— Dès qu'il s'agit de jazz, vous vous enflammez. Il y a d'autres criminels dans ces dossiers roses. Passez votre colère sur eux.

Pradal haussa les épaules en regardant ailleurs.

— Bonsoir Inspecteur, insista Maman. N'obtenant pas de réponse, il hocha la tête et partit dans la nuit se chercher un taxi.

CHAPITRE 17

Pradal marcha longtemps dans les rues noires en direction de Bagnolet. Il prit la peine de s'arrêter dans une cabine téléphonique pour prévenir Mobati de sa visite. Il s'était changé à l'atelier avant de partir et avait revêtu un costume sombre sur lequel il portait une parka verte de l'armée américaine. Marcher le calmait. Il se rendait compte un peu tard que Maman l'avait bel et bien utilisé pendant le procès et qu'il n'existait même pas de monnaie d'échange. On lui donnait des dossiers à résoudre en théorie mais c'était juste pour jouer, pas question de faire plonger qui que ce soit.

Quand il déprimait, Pradal rêvait parfois d'un atelier de potier installé dans une citée riante de la Provence, loin de la merde des grandes métropoles. Il caressa à nouveau ce projet qui lui permettait de désirer quelque chose en permanence.

Mobati l'accueillit avec sa sympathie habituelle et, notant le visage fermé de l'inspecteur, s'enquit de suite :

— Tu as des problèmes avec Thompson ?

Alors Pradal déballa tous les arguments de Maman pour contrer sa théorie et surtout enterrer une affaire qui commençait à sentir le soufre. Mobati leur versa deux doigts de Cognac et affirma d'un ton sûr :

— Emma a eu peur que Thompson lui fasse la peau. Il a passé trois ans en taule par la faute de cette salope.

Mais Pradal leva la main, pas d'accord.

— Thompson avait tiré un trait sur le passé, on l'imagine mal régler des comptes dix ans plus tard. Je crois plutôt qu'elle a pensé à son image de femme de sénateur. Elle s'est dit qu'un jour ou l'autre, Ray lâcherait le morceau à un journaliste, quelque chose du genre : « Y'a une femme, la sénatrice machin truc, je l'ai bien connue quand elle tapinait à Oakland. Elle crachait pas sur la poudre à l'époque ! » Tu imagines le scandale ?

— Ouais... on en revient au même point : elle a perdu les pédales.

— Y'en a un qui perd jamais les pédales, par contre, c'est

Maman. Dès qu'un dossier se complique, il passe à autre chose. Le dégonflé intégral !

— Maman est un fonctionnaire, Alex, il n'est pas assez gros poisson pour se mouiller sur une affaire comme celle-ci. C'est dégueulasse mais c'est comme ça.

— Moi, je me suis mouillé pour lui, conclut Pradal.

Puis il lampa son cognac et fit claquer sa langue de satisfaction. L'alcool était bon.

Le lendemain soir, après avoir passé la journée à vasouiller sur un nouveau dossier, l'inspecteur Pradal se décida enfin à cirer ses chaussures et à prendre la direction du Blue Parrot.

Le carton extérieur annonçait Barney Wilen en vedette et Marlène Katia en lettres plus petites.

Barney terminait la première partie de son set et laissait couler dans l'air opaque l'intro de son morceau fétiche, *Besame Mucho*. Pradal s'accouda au bar et commanda une bière. Le patron de la boîte, toujours vêtu d'un immuable blouson de cuir râpé, vint le rejoindre, un verre à la main :

— Où en êtes-vous pour Thompson ?

— C'est terminé, je me suis fait des idées.

— Alors vous n'avez rien trouvé ? Vous avez remué la merde pendant une semaine et tout ça pour des prunes !

— Ça fait partie des joies du métier, confirma sombrement l'inspecteur.

— Ouais... remarquez, ça m'étonne pas tellement, Ray c'était le bon mec, pas tellement le genre à se faire des ennemis. Si ça se trouve, c'est même un suicide, comment savoir ?

De la salle, un loufiat fit un signe au patron. Celui-ci s'excusa auprès de Pradal et partit se perdre dans la foule.

Dans le dos de l'inspecteur, une voix qu'il reconnut de suite prononça :

— Finalement, ça arrange tout le monde d'imaginer qu'il s'est foutu en l'air. C'est plus poétique.

Pradal fit volte-face et se retrouva nez à nez avec la femme de chambre de l'hôtel Iris.

Mais elle avait troqué sa blouse blanche contre un fourreau noir et ses cheveux étaient coiffés par un maître. Seul un mince collier de métal argenté vibrait sur ce lac sombre.

— Vous avez laissé tomber l'hôtel ? s'informa Pradal, troublé malgré lui par le regard de la jeune fille.

— Pas encore, j'ai du chemin à faire. Vous êtes venu écouter Barney ?

— Non, j'avais envie de vous entendre...

Elle le jaugea entre ses paupières mi-closes, tentant de deviner

s'il mentait ou s'il disait tout simplement la vérité, comme le premier péquin venu.

— Vous faites quoi, après ? s'enquit Marlène.

— Je vous attends.

Le patron du club se matérialisa entre eux et pressa l'épaule de la jeune fille.

— Marlène, c'est à toi.

Elle se dégagea, décocha un sourire à Pradal, et gagna la scène de sa démarche souple et sans chichis. Derrière elle, le pianiste et le batteur de Wilen se préparaient à l'accompagner. Elle s'approcha du micro et les derniers bavards la bouclèrent pour écouter ce qu'elle avait à dire.

— C'est un morceau inédit. Il a été écrit par un très grand musicien que vous connaissez tous : il s'appelle Ray Thompson et c'est lui qui m'a appris la musique. Le texte est de Leroi Jones.

Puis elle commença à chanter.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

BALLON MORT, n° 1964

LE SENTIER DE LA GUERRE, n° 2020

LE ROI, SA FEMME ET LE PETIT PRINCE, n° 2093

Chez d'autres éditeurs Romans

CORVETTE DE NUIT (Fayard)

LA VIE D'ARTISTE (Néo)

REBELLES DE LA NUIT (Le Mascaret)

Nouvelles

NÉS POUR PERDRE (Repères)

CŒUR DEBOUT (Hemsé)

SAUVAGES DANS LES RUES (Néo)

AU PIED DU MUR (Néo)

NO WOMAN, NO DIAMS (Asphalte)